

CULTURE COREENNE

N° 43



**Prochainement à Paris un spectacle exceptionnel
à ne pas manquer...**

**AURA CORÉE
MUSIQUE TRADITIONNELLE, CHANT ET DANSE**

LUNDI 9 DÉCEMBRE 1996 à 20 h 30

Représentation donnée par un ensemble composé de quarante musiciens, danseurs et chanteurs tous lauréats 1996 du Concours National des Arts Traditionnels du Spectacle. Chaque année, la chaîne nationale de radio-télévision KBS organise à Séoul un grand concours des arts traditionnels du spectacle, qui englobe de nombreuses disciplines et réunit les meilleurs interprètes de l'année : chanteurs de pansori, spécialistes du chant gasa, instrumentistes à vent ou à cordes, percussionnistes, danseurs pratiquant les danses populaires ou de cour etc... Les lauréats de ce concours renommé, témoignant d'une volonté de préserver un volet important de l'héritage culturel de la Corée, sont tous des artistes exceptionnels. Ils se produisent chaque année dans le cadre d'une tournée à l'étranger, organisée par la KBS et la Fondation Samsung pour la Culture, l'objectif étant de montrer au monde ce que la Corée peut offrir de mieux dans le domaine de ses arts traditionnels du spectacle. Berlin et Paris accueillent ainsi en 1996 ces artistes remarquables qui nous présenteront au Théâtre des Champs-Élysées un programme varié et d'une qualité rare.

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

15, avenue Montaigne - 75008 PARIS

Location/Tél. : 01 49 52 50 50

Et aussi tout au début de l'année nouvelle ...

————— RÉCITAL DE CHANT —————

SUMI JO *soprano colorature*

le samedi 4 janvier 1997 à 20 h 30

SALLE GAVEAU

45, rue La Boétie, 75008 Paris

Renseignements et location / Tél. : 01 49 53 05 07

Programme du récital, en cours d'établissement.



*Le public accédant à l'Espace Eiffel
Branly où s'est déroulée, du 2 au 7
octobre dernier, la 23^{ème} Foire
Internationale d'Art Contemporain de
Paris. Celle-ci a enregistré cette année
près de 100 000 visiteurs. Avec 15
galeries présentant les œuvres d'une
quarantaine d'artistes, la Corée a été,
lors de l'édition 1996 de la FIAC, un
invité d'honneur remarqué — voir
article «FIAC : l'année de la Corée» p. 2.*

SOMMAIRE

- 2 FIAC : l'année de la Corée
- 6 Charles Varat ou l'esprit de découverte
- 15 Seund Ja Rhee ou l'intemporel
- 18 Conte de fées coréen
- 21 Mémoires d'une reine de Corée
- 23 A la découverte des auteurs coréens
«Le cheval de poste», nouvelle inédite de Kim Dong-Ni
— 1^{ère} partie —
- 28 Chers amis lecteurs

Directeur de la publication : SEONG CHANG CHO

Conseiller de la rédaction : GEORGES ARSENIJEVIC

Ont participé à ce numéro :

MICHEL NURIDSANY, PIERRE CAMBON, JEAN-CLARENCE LAMBERT,
RÉVA RÉMY, et MARC ORANGE

Achévé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Piredda à Champigny - Octobre 1996

FIAC : L'ANNÉE DE LA CORÉE

PAR MICHEL NURIDSANY

CRITIQUE D'ART AU FIGARO

L'année dernière la Fiac s'était offert une de ces convulsions dont la France est coutumière et friande. Il y eut quelques éclats, des menaces de scission. Puis les contestataires rentrèrent dans le rang et dans le comité de sélection, le COFIAC. Très vite le calme revint. Pour tout changement, on se contenta d'élargir les allées entre les stands et d'inviter quelques grands collectionneurs. Peu de choses en vérité. Mais positives.

On entérina aussi - après des velléités de remise en question - la décision de l'ancienne présidente, Denise René, d'inviter la Corée.

Mais on le fit de manière étrange, sans guère avertir les marchands (dont la plupart commencent tout juste à se confronter au marché et à la scène artistique internationale) des particularités de la manifestation française, assez différente des autres. Celle-ci tient, en effet, à la fois de la foire où l'on vend des œuvres et du salon où l'on vient comme à une exposition voir, une



fois par an, à quoi ressemble l'art contemporain et s'en gausser un peu, beaucoup, passionnément...

La Corée est venue en force, en nombre. Très bien. Mais quinze galeries c'est beaucoup. C'est même trop. Les Etats-Unis et l'Allemagne, qui ne sont pas les dernières venues dans ce domaine, n'avaient pas dépassé le chiffre 10. La Fiac offrant au pays invité un espace total de 700 m², ni plus ni moins, quoi

qu'il arrive, à quinze, - c'est mathématique, - le stand de chaque galerie ne pouvait être que moitié moins grand que ce qu'il aurait pu être si celles-ci avaient été sept ou huit, comme d'habitude. Les galeries coréennes se trouvaient donc à l'étroit dans des espaces un peu trop exigus, celles qui étaient capables de tenir un rang international et d'offrir un aspect intéressant de ce qui se fait de meilleur en Corée voisinant avec de charmantes inconnues dont même les journalistes coréens présents à la foire n'avaient jamais entendu parler et, de toute manière absolument pas à la hauteur de l'enjeu. Mais c'était le cas aussi, l'année dernière, de la sélection anglaise...

Les grandes galeries habituées aux foires internationales, elles, jouèrent adroitement la carte efficace du *One man show*. Cela leur a plutôt réussi. Nous y reviendrons. La question des prix est beaucoup plus complexe. Elle met le doigt sur les failles d'un système, sa capacité à s'ouvrir véritablement au marché international de l'art. A Séoul la



L'inauguration de l'édition 1996 de la FIAC à l'Espace Eiffel Branly a eu lieu le 1er octobre 1996 en présence de nombreuses personnalités françaises et coréennes. De gauche à droite : Mme Bernadette Chirac, M. Douste-Blazy, Ministre de la culture, M. Lee See-Young, Ambassadeur de Corée en France, Mme Jaeger, Commissaire général de la FIAC et un membre de la "délégation artistique" coréenne.

bataille des prix fait d'ailleurs rage entre les tenants de la baisse pour se mettre au niveau et les partisans du statu quo. A la FIAC, tous les observateurs européens qui se sont enquis des prix pratiqués par les galeries coréennes les ont trouvés trop élevés et s'en sont étonnés. Mais que pouvaient donc faire la plupart des marchands coréens conscients de la chose ? Baisser ? Ces artistes, en Corée, trouvent preneur à ces prix là. Baisser malgré tout ? C'était ouvrir la porte à tous les trafics. Il pouvait, en effet, être assez rentable, dans ce cas, d'acheter à Paris, au prix FIAC, une œuvre qu'on aurait revendue au prix coréen à Séoul. Maintenir le prix coréen, c'était s'exposer à ne

pas vendre ou à vendre peu et, dans ce cas, surtout à ceux qui connaissent la valeur des œuvres exposées, c'est-à-dire à des collectionneurs coréens... Ce qui n'est pas la meilleure façon de se faire connaître et de pénétrer un marché. Le problème, on le voit, n'est pas simple.

En outre, la Corée s'est faite une réputation sur la scène internationale en tant qu'acheteur disposant de moyens financiers apparemment considérables à un moment où le marché de l'art, exsangue, n'est pratiquement maintenu en vie que grâce à elle. On va en Corée pour vendre - et ainsi sauver sa galerie - rarement pour acheter. N'est-il pas temps que cela change ?

J'ai, moi-même, organisé une exposition importante à Séoul au musée Ho Ham avec de grands artistes français ; mais, auparavant, j'avais trouvé une galerie à Paris pour Shim Moon Seup et Juhae Yang. J'avais exposé Moon In Soo, inclu Anh Pil Jun, Koo Jeong A, Mihyo Kim et Hye Hee Choi dans une exposition de groupe, fait acheter une sculpture de Shim Moon Seup par la commission du FNAC⁽¹⁾ dans laquelle je siégeais etc...

La Corée a des artistes de premier plan comme Nam June Paik, Lee Ufan, d'autres de très bon et même de très haut niveau ; mais moins connus en Europe, aux USA et même dans le reste de l'Asie. Le public français et même les

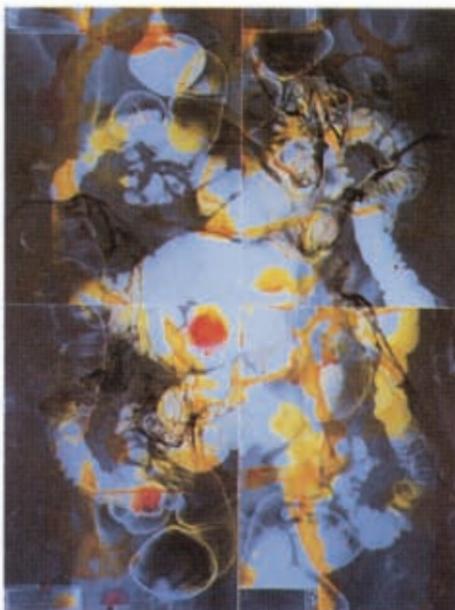
spécialistes de l'art contemporain, eux, les ignorent. On pouvait donc considérer la présence coréenne à la FIAC cette année comme une tentative pour corriger ce regrettable état de fait.

Disons le tout de suite : les œuvres de Suh Se-ok, chez Hyundai, ont constitué la révélation de la FIAC. Ses immenses et somptueux papiers, ses inventions plastiques extraordinairement libres issues d'une calligraphie détournée, se présentaient avec une allégresse presque tendre dans des noirs profonds, des glissades rapides conduites par une gestuelle en hypnose. Ces virgules rêveuses, ces entrelacs éblouis, ces points piqués, comme suspendus dans l'éther, ne sont pas seulement des formes abstraites mais des signes et c'est ce que cherche à figurer Suh Se-ok, qui n'est ni tout à fait l'image ni simplement le signe mais un être hybride qui procède des deux - à la fois image et signe -, qui circule sans arrêt de l'un à l'autre. Cet art, à la fois raffiné et innocent, subtil et brutal, lorsqu'il atteint au plus haut niveau, comme ici, devient pur chant, grâce et fulgurance.

Un artiste plus jeune, qui fut son élève, présenté par la galerie Sun, Kim Byung-Jong, montre des œuvres qui renouvellent, elles aussi, avec esprit, l'art asiatique. Toute l'œu-



Suh Se-ok. "Danse". "Encre de Chine sur papier, 254 x 163 cm, 1996.



Ysan Kim. Sans titre, acrylique sur radiographie et verre, 65 X 45 cm, 1996.

vre, en fait, est traversée par des figures de contes populaires, des éléments traditionnels qui renvoient à un univers où le surnaturel participe à la vie de tous les jours. Univers en prise avec l'âme du monde et les fantômes, où la liberté du trait s'éblouit de fulgurances.

Par un jeune artiste qui fut son élève, j'ai fait la connaissance d'Um Tai Jung qui donnait à voir chez Dong San Bang des sculptures remarquablement équilibrées, solides mais inquiétées par d'étranges et secrètes tensions, et une façon pour chacun des éléments constitutifs de l'œuvre de faire sentir sa dépendance qui m'a intéressé. Les rendez-vous comme la

FIAC sont l'occasion de ce genre de rencontres.

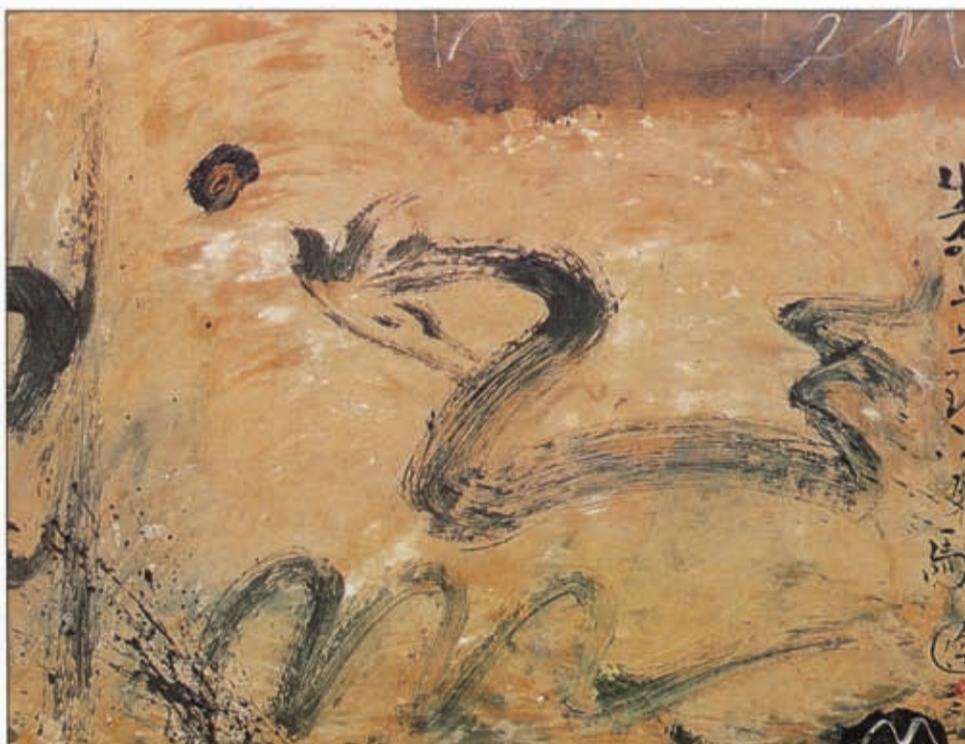
Les jeunes artistes n'étaient pas en reste. Juhae Yang est, parmi eux, à l'évidence, l'une de celles qui peut le plus aisément prétendre jouer un rôle international. Elle est bien armée pour cela. C'est un peintre dont l'intelligence plutôt conceptuelle s'accorde en même temps avec une splendeur visuelle dont la richesse intrigue et séduit infiniment. Proche des artistes de support/surface, de Toroni, de Buren, elle développe une forme d'art qui s'ébroue parfois dans

l'espace en installations brillantes. Jheon Soo Cheon, qui fut primé à la biennale de Venise, avait intelligemment utilisé l'espace de la galerie Gana pour y déployer une installation comme un chemin de lumière dans l'espace. On peut attendre de lui aussi, me semble-t-il, beaucoup.

Plus secret Cho Duk-Hyun, chez Kukje, installe ses photographies comme des traces de la mémoire dans des cubes qui ressemblent à des boîtes, à des tiroirs. Je l'avais découvert dans une exposition de groupe, il y a deux ans, au musée Ho Ham. J'ai été impressionné par les progrès effectués depuis.

Les progrès de la très jeune Kim Ysan sont plus étonnants encore dans sa façon de traiter la radiographie et la peinture dans des mélanges troublants, organiques, posés sur des caissons lumineux qui en révèlent l'intimité et les beautés cachées.

On pourrait bien sûr citer d'autres œuvres, d'autres noms, certains connus en Corée et d'autres non. Je n'ai parlé que de ceux qui m'ont paru remarquables. En art, on ne gagne vraiment rien à trop vouloir plaire à tout le monde.



Kim Byung-Jong. "La chanson de la vie", encre de Chine et couleurs sur papier coréen, 100 X 135 cm,



Installation de Jheon Soo Cheon à la galerie Gana. Photo André Morain.

Après le coup d'éclat de cette année à la FIAC, il s'agit maintenant pour la Corée de s'imposer ; à tout le moins de se faire connaître, non seulement comme consommateur de biens culturels

mais comme producteur. Dans ce domaine, la Corée a sans nul doute d'énormes atouts.

FNAC : Fonds National d'Art Contemporain.

CHARLES VARAT OU L'ESPRIT DE DÉCOUVERTE

PAR PIERRE CAMBON

CONSERVATEUR AU MUSÉE NATIONAL DES ARTS ASIATIQUES-GUIMET

Du 2 juillet au 28 octobre 1996, le prestigieux musée des Beaux-Arts de Dijon, situé dans l'ancien palais des Ducs de Bourgogne, présentait une très belle sélection d'œuvres du musée Guimet en partie inédites, profitant de la fermeture du musée national des Arts asiatiques à l'occasion de sa rénovation.

Cette exposition au titre évocateur «Âges et visages de l'Asie» se voulait avant tout une invitation au voyage ou bien à l'aventure, mais aussi un hommage aux arts d'Extrême-Orient à travers l'évocation des hommes qui les avaient révélés en Occident et notamment en France dès la fin du XIX^e siècle, constituant peu à peu par les pièces rassemblées, au fil des découvertes ou des expéditions, les collections du musée, tel que nous le connaissons sous son aspect actuel.

L'exposition se déclinait sur un mode musical, un art, un thème, un homme, - archéologue, aventurier ou encore voyageur, qui avait contribué à faire connaître, ou bien à reconnaître, tout un pan de l'histoire et de l'art de l'Asie, édifiant peu à peu le musée d'aujourd'hui, l'un des tout premiers sur l'art d'Extrême-Orient en dehors de l'Asie, et sans doute parmi les plus complets.

Dijon voyait ainsi Pelliot aux portes de la Chine exhumer toute une bibliothèque bouddhique sur le site de Dunhuang, Delaporte révéler la cité d'Angkor Vat, ou bien Joseph Hackin découvrir par hasard le trésor de Begram en terre d'Afghanistan.

Parmi ces voyageurs ou ces «orientalistes», Charles Varat était celui qui avait le premier exploré la Corée dès 1888, alors que le musée Guimet se construisait sur la place d'Iéna. La «tradition» coréenne est en effet là ancienne et renvoie aux origines même du musée national des Arts asiatiques, situé de nos jours ce qui n'est pas un hasard, de façon très heureuse, juste en face du centre culturel coréen à Paris...

«Placée si défavorablement entre deux nations rivales, la Corée a toujours été une riche proie convoitée par la Chine et le Japon. Depuis les invasions des premiers temps de l'histoire jusqu'à l'arrivée des Russes sur le Tumen, le Chôsen a toujours été inquiété ou ravagé par des ennemis acharnés.» Néanmoins, «la Corée est toujours restée Corée, un pays autochtone: le peuple est coréen, plus rapproché peut-être des Japonais que des Chinois, mais, en langage, politique et mœurs, il diffère des deux. De même que l'Irlande n'est ni l'Angleterre, ni l'Ecosse, le Chôsen n'est ni la Chine ni le Japon.»

G. Baudens, 1884

Le royaume inconnu

«Allons vers la Corée, au rivage des mers, au lieu où l'Océan ceint ce triste univers», disait le mandarin fidèle de la pièce de Voltaire, *L'orphelin de la Chine*, joué pour la première fois le 20 août 1755.

Plus d'un siècle plus tard, le pays est encore largement inconnu. Replié sur lui-même, hostile à toute intrusion étrangère, il vit comme à l'écart du monde depuis les invasions mandchoues du XVII^e siècle, et surtout l'invasion japonaise qu'avait lancée Hideyoshi l'année 1592. Les relations entre Fran-

ce et Corée sont donc extrêmement tardives et commencent tout d'abord d'une façon violente, quand la flotte française d'Extrême-Orient décide d'intervenir, sous Napoléon III, en 1866, pour «punir» le pays des persécutions contre les catholiques, Taewongun prônant alors une politique néo-confucéenne de plus en plus sectaire, de plus en plus rigide: neuf prêtres français, entrés illégalement, venaient d'être tous massacrés, avec quelque huit mille fidèles coréens.

En 1888, deux ans après la normalisation des rapports entre les deux pays, qui voit l'ouverture des relations diplomatiques entre le royaume de Corée et la toute nou-



Charles Varat. Passage du Yang-Kiang, in *Le Tour du monde*, 1892. Photo musée Guimet, Paris.

velle République Française, Charles Varat décide de se rendre sur place afin de se faire une idée et de voir par lui-même. Il débarque donc sur le sol coréen, moins d'un an après la venue de Collin de Plancy, premier représentant français auprès de la dynastie Yi, envoyé de Pékin tout exprès, pour faire ratifier le traité par la cour de Séoul. «On me répétait partout, en Europe, en Amérique, au Japon et même en Chine, que la Corée est un pays médiocre au point de vue ethnographique», écrit-il dans son récit de voyage qu'il publie 20 ans après Zuber dans le *Tour du Monde* également. «En effet, rien, de prime abord, de plus triste, de plus pauvre, de plus lamentable qu'une ville coréenne quelconque, même la capitale», et Varat d'expliquer le pourquoi de la situation : «C'est qu'à la suite des longues guerres et des envahissements successifs de leur pays, les rois de Corée, pour éviter désormais la convoitise de leurs puissants voisins, interdirent non seulement l'entrée de leur

royaume à tous les étrangers et la sortie à leur propres sujets, mais défendirent même l'exploitation des mines, et promulguèrent des lois somptuaires qui arrêtaient malheureusement la production nationale, jusqu'alors si brillante, en amenant les particuliers à cacher leurs propres richesses. De là provint un état de délabrement apparent qui a trompé bien des gens. Mais si l'on se donne la peine de soulever les voiles, que de curieuses observations s'offrent à vous et quelle superbe moisson ethnographique vous attend, en dehors des magnifiques monuments qui attestent encore toutes les splendeurs passées !» Et Varat décrit l'extraordinaire animation de la ville de Séoul, qui, elle-même, est comme un résumé de la vie du Royaume : «les rues sont généralement encombrées, toutes les classes de la société s'y entremêlent avec leurs costumes divers où dominent les vêtements en coton blanc, dont l'usage est le plus répandu. Rien de curieux comme

de voir ainsi confondus dans la foule : mandarins à cheval, noble dame portée dans son palanquin, lettrés, commerçants et agriculteurs affairés, femmes esclaves aux seins nus, moines, soldats, sorciers, aveugles, mendiants, enfants de tout sexe, de tout âge, fourmillant dans les quartiers les plus commerçants de la ville»...

Parlant de cette contrée, encore très mal connue, le *Journal des Voyages* résume, en 1894, sa configuration de façon lapidaire :

«Placée entre le «Royaume du Milieu» et le «Pays du Soleil levant», comme une véritable «pomme de discorde», la Corée est une presqu'île de 24 millions d'hectares valant près d'une demi-France.» Dans la série d'articles qu'il consacre au «pays de Choson», la «terre du calme national» (sic), le journal se sert d'informations, recueillies directement de la bouche de Varat. Suit un reportage très bien documenté, sur la Corée et

les Coréens, «chez lesquels, naguère,» ajoute le journaliste, «on ne pouvait pénétrer sous peine de mort.»

Et de noter : «Si les essais d'explorations faits pour rechercher les mines d'or n'ont pas donné de résultats appréciables, c'est que les entrepreneurs se sont heurtés contre les superstitions absurdes des Coréens qui voient d'un mauvais œil la moindre tentative pour toucher à leurs montagnes : ils craignent d'irriter le «Dragon» qui ferait pleuvoir sur le pays les plus grandes calamités.»

«La Corée», dit-il, en concluant cette longue introduction, «est appelée la «Nation ermite», à cause de son isolement volontaire du monde. Pénétrons chez elle avec M. Varat.»

En 1894, celle-ci est, en effet, au centre de l'actualité. Et ce n'est pas seulement pour avoir vu paraître le premier volume de la *Bibliographie Coréenne* de Maurice Courant, réalisée en bonne partie grâce aux ouvrages rapportés par Varat ; ce n'est pas seulement non plus parce que les *Annales du Musée Guimet* publient l'essai du Colonel Chaillé-Long-Bey sur la «Corée, la terre du Calme Matinal», alors que la *bibliothèque de vulgarisation*, prépare la parution pour 1895 d'un roman coréen, *Le bois sec fleuri*, traduit par Hong Tjyong-Ou, qui avait longtemps travaillé au musée, avec Charles Varat, à l'installation de ses collections coréennes. C'est d'abord et surtout parce que la question d'Extrême-Orient entre alors dans une phase aiguë et que la Corée, prise dans la rivalité de ses puissants voisins, sert de «détonateur», bien involontairement : «Voilà que nous sommes en pleine guerre avec les Chinois», écrivait Kawamura à Emile Guimet, dans une lettre de Tokyo, datée du 9 octobre 1894. «Heureusement jusqu'à présent, nous sommes les vainqueurs ; nous remportons des victoires sur des victoires. Vous savez sans doute la prise de la ville coréenne Puon-

Yan, ville gardée par 25 000 Chinois et Coréens (quelques centaines) ; elle avait été prise au bout d'une journée d'attaque, malgré qu'elle est une place très bien défendue par la nature et par des travaux d'hommes. Les Chinois ont subi une perte de 6 000 hommes et 4 000 blessés, sur 15 000 combattants. L'ennemi nous a laissé 40 canons, 500 000 yens de valeur en lingots d'or et d'argent et beaucoup d'autres choses. Maintenant le territoire coréen est complètement entre nos mains ; les Chinois ont repassé sur leur frontière. Les journaux d'aujourd'hui annoncent que nos premières troupes sont entrées déjà dans le territoire chinois ; nous allons avoir une nouvelle bataille dans une semaine d'ici.» Et d'ajouter incidemment : « Vous ne pensez pas et n'avez jamais pensé que Hong Tjyong-Ou, votre Coréen, est quelque chose dans cette guerre ; au mois d'avril, il assassina à Chang-Haï un ex-ministre coréen » (pro-japonais), « et le gouvernement chinois existant, Li-Hung-Tchang, vice-roi de Tchîn-Shin a protégé Hong Tjyong-Ou et l'a fait amener dans un bâtiment de guerre pour le rapatrier dans la Corée, dont le gouvernement le récompensa avec une fonction assez élevée. Mais depuis, tout est changé, et Hong Tjyong-Ou est disparu. On dit qu'il s'est suicidé. » Et Kawamura conclut sa lettre, non sans quelque cynisme : « Depuis la guerre, les objets d'art ont baissé beaucoup de valeur à Tokyo. L'occasion est excellente pour faire la collection. »

Un explorateur du XIX^e siècle

En fait, un an avant, Charles Varat s'était éteint, de façon très brutale — «alors qu'il coordonnait», écrit le *Journal des Voyages*, «en vue d'une importante monographie de la Corée, les notes de voyages et les nombreux documents ethnographiques qu'il avait recueillis.» 1893, pourtant, avait vu, dix jours avant sa mort, l'ouverture des salles sur la Corée auxquelles il avait travaillé, dans le nouveau musée Guimet installé à Paris. Ce dernier inaugurerait, en effet, le 11

Avril, une exposition conçue tout spécialement pour consacrer l'achèvement de la nouvelle galerie.

C'est celle-ci, tout comme le récit publié par Varat, dans le *Tour du Monde* de 1892, qui permet au public parisien d'avoir désormais une idée plus précise de ce qu'est la Corée.

En exergue à sa présentation du «pays du dragon», le *Journal des Voyages* rend donc un hommage particulièrement vibrant à la mémoire du savant disparu. Il en fait le type par excellence du «globe-trotter» de cette fin de siècle, aventureux, moderne, d'une curiosité toujours inassouvie, dans un portrait qui n'est pas sans rappeler la manière d'un Jules Verne, évoquant les haut-faits de Phileas Fog.

Et le *Journal* relate l'aventure coréenne, sur un mode volontairement lyrique, concluant en ces termes : «la fortune favorise les audacieux : le hardi voyageur échappa à tous les dangers, aux bêtes féroces comme aux pillards ; mais il dut maintes fois escalader des montagnes abruptes, par d'affreux sentiers côtoyant d'effroyables précipices, pouvant à peine se guider à la lueur des torches. Heureusement, il rencontra le long de sa route des populations plutôt bienveillantes qu'hostiles, et fut bien reçu par les mandarins, et particulièrement par le gouverneur de Taïkou, qui, le jour du départ du voyageur, lui envoya une escorte princière. [...] Au retour, il écrivait (d'ailleurs) avec sa bonne humeur habituelle : «Certes, en parcourant tant de pays en partie inexplorés, deux ou trois fois ma vie a été en péril ; mais, pendant ce long voyage, ceux qui sont restés à Paris, ont-ils couru moins de dangers?... «Qu'ils pensent au pot de fleurs qui peut vous tomber sur la tête, à la voiture qui vous broie sur le boulevard, au duel que la galerie vous impose...»

Le *Journal des Voyages*, en fait, démarque, pratiquement mot pour mot, l'article publié par le *Monde*



Moine tenant le chasse-mouches, un gâteau dans une main (H. 33,2 cm ; L. 24 cm ; P. 19 cm)

Moine encapuchonné dans son manteau (H. 31,5 cm ; L. 22 cm ; P. 20,5 cm)

Moine tenant un éventail, accompagné d'un tigre (H. 30,5 cm ; L. 25 cm ; P. 20 cm)

Corée, fin Koryŏ - début Chosŏn, XIV^e - XV^e siècle. Pierre. Mission Varat 1888.

Illustré, dès 1890, notamment dans l'énumération des voyages successifs. Celui-ci rapportait alors la mission de Varat, au «Royaume Interdit» : «La Corée est l'un des pays les moins connus de l'ancien continent. Aux extrémités de l'Asie et au fin fond des mers indiennes, la Corée n'a pas encore établi comme la Chine et le Japon des relations commerciales suivies avec l'Europe et parmi les voyageurs qui ont abordé ses côtes, il en ait peu qui aient dépassé Séoul, sa capitale. M. Varat est le premier européen qui ait osé traverser la Corée, en passant par Taïkou et Fousan. C'est le seul qui en ait étudié aussi soigneusement l'ethnographie et ait rapporté les éléments d'un musée absolument nouveau, aussi original qu'instructif.» Et le *Monde Illustré* raconte, lui aussi, les dangers encourus, soulignant, presque dans les mêmes termes, l'audace et la témérité folle de cet aventurier de la Science et de l'Art, qui se risque dans ce pays nouveau : «à la tête d'une petite caravane composée de huit che-

vaux et de douze hommes, notre explorateur s'engage résolument sur une route que ni lui, ni aucun de ceux qui l'accompagnent n'avaient encore parcourue, et cela au moment même où, par suite d'un commencement de famine, des troupes de bandits ravageaient la campagne est, attaquant les villages, pillant et brûlant les maisons, violant les femmes et massacrant les voyageurs.»

Dans une note plus sobre, Henri Cordier évoque lui aussi, en un dernier hommage, le souvenir de Varat, dans un numéro du *Toung-pao* paru trois mois après sa disparition soudaine, à laquelle personne ne s'était attendu : «M. Charles Louis Varat est mort le 22 Avril 1893 en son domicile, boulevard de la Madeleine, 17, Paris, dans sa 51^e année. M. Varat avait fait différents voyages dans le nord de la Russie et visité la Corée qu'il avait traversée de Tchémoulpo à Séoul, et de Séoul à Fousan. Dans diverses conférences à la Société de Géogra-

phie et au congrès des Sociétés Savantes, il avait fait connaître quelques-uns des résultats de ses explorations dont l'ensemble devait former un grand volume qui allait paraître chez les Hachette. M. Varat a eu seulement le temps de nous donner dans le «Tour du Monde» (mai et juin 1892) un récit de son voyage en Corée. Il avait rapporté de nombreuses collections exposées provisoirement au Trocadéro dès 1889 ; ces collections installées depuis au musée Guimet étaient visibles depuis le 11 Avril. On attribue à la fatigue de l'organisation de son musée la grande faiblesse qui a permis à une congestion pulmonaire d'enlever en quelques jours un homme auquel une robuste constitution semblait présager encore de nombreuses années d'activité. D'un caractère ouvert et enjoué, M. Varat ne laisse que des amis.»

Tout est dit ou presque de ce qu'on peut savoir sur ce Parisien aux goûts souvent très éclectiques,



Divinité chamanique. Corée, XIX^e siècle. Bannière. Couleurs sur papier.
H. 100 cm ; L. 59,5 cm - Mission Varat 1888.

dont la passion est avant tout celle de la découverte. En 1886, Girard de Rialle, chef de la division des Archives au Ministère des Affaires Etrangères, le recommande pour sa première mission «*en Laponie, Finlande et Russie du nord*», auprès du Ministre de l'Instruction

publique. Cinq ans plus tard, c'est celui-ci qui intercède cette fois auprès des Affaires étrangères, en vue d'une nouvelle mission. Varat s'apprête à visiter la Hollande, la Suède et la Finlande, et à rentrer en France, en traversant l'Allemagne.

Une galerie coréenne à Paris

Si ces différentes missions sont aujourd'hui quelque peu oubliées, seule est restée celle qui le voit partir visiter la Corée, en 1888.

Celui dont la raison sociale, à voir sa carte de visite, est d'être «*Explorateur*», met, en effet, son point d'honneur à être le premier à aller reconnaître le royaume coréen, cette terre longtemps fermée à tous les étrangers, qui vit comme en dehors du temps, étrangement lointaine. Par arrêté en date du 19 Avril, Charles Varat s'y rend, pour le compte du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, «*à l'effet d'y recueillir des collections scientifiques destinées à l'Etat.*»

A l'issue d'une traversée qui le mène du Havre jusqu'à New York, de là en Colombie, puis à Yokohama, il arrive au port de Tchémoulpo, l'actuel port de Inchon.

C'est à cette expédition que le nom de Varat se doit d'être associé, lui-même étant le premier Européen à traverser, au XIX^e siècle l'intérieur du royaume, le premier à pouvoir témoigner réellement, depuis Hendrik Hamel, ce naufragé hollandais qui échoua par erreur sur les côtes coréennes, en 1653. Son but était d'ailleurs très explicitement de découvrir la culture coréenne et de la faire connaître, de l'expliquer à ses compatriotes pour qui le mot «*Corée*» est synonyme avant tout «*d'exotisme*», représentant alors le comble de l'exotisme, ou «*l'exotisme dans l'exotisme*» même... Sa mission bénéficie par là-même du soutien de l'Ambassade de France en la personne de Collin de Plancy, pour lequel Varat ne tarit pas d'éloges, mais aussi de celui de la monarchie Yi.

C'est Collin de Plancy, en effet, qui l'aide à Séoul à rassembler ses différents achats : «*Voici comment est organisé chaque jour l'emploi de mon temps à Séoul*», raconte Varat en 1892. «*M. Collin de Plancy a fait répandre le bruit*



Masque, Corée XVIII^e siècle. Bois peint. Tissu écreu.
H. 24,5 cm (avec tissu 57,5 cm) L. 19,5 cm (avec tissu 26 cm) P. 11,5 cm - Mission Varat 1888.

qu'un voyageur français achète des échantillons de toutes les productions du pays, et se tient à la légation tous les matins à la disposition des négociants. Ainsi, ceux-ci arrivent-ils de très bonne heure et en grand nombre, munis de leurs marchandises, que j'examine avec le plus grand soin au point de vue de ma collection ethnographique coréenne, rejetant impitoyablement tout ce qui vient de l'étranger :

M. Collin de Plancy est assez aimable pour mettre à ma disposition quelques indigènes lettrés, ses secrétaires, auxquels il apprend chaque jour le français. Ceux-ci me donnent de nombreux

explications sur tous les objets dont j'ignore l'usage. Ils rectifient les prix, parfois ultra-fantaisistes, des vendeurs qui acceptent ou refusent nos offres, sans que je perde mon temps en marchandage et manque aucun achat, le commerçant me rapportant le lendemain ce qu'il a refusé de me céder la veille.» C'est Collin de Plancy enfin qui trouve la solution pour que Varat puisse poursuivre toutes ses acquisitions, une fois quitté Séoul. «Il ne nous reste plus qu'à résoudre l'importante question monétaire» écrit-il. «On ne connaît en Corée que les sapèques, petites pièces de monnaie en cuivre percées au centre d'un trou carré qui sert à les enfiler sur

une corde ; chaque centaine de pièces est séparée par un nœud en paille, pour les compter plus facilement. En ce moment, 1350 sapèques valent une piastre mexicaine, environ 4 francs. La quantité du numéraire à transporter augmente donc le nombre des chevaux de la caravane et le danger d'être arrêté par les brigands. Je ne sais donc comment fixer la somme exactement nécessaire à mon voyage, aucun Européen ne l'ayant fait, sans compter que je désire acheter en route tout ce qui me semble intéressant au point de vue de ma collection. M. Collin de Plancy, avec son tact habituel, tourne la difficulté en m'obtenant une lettre de crédit sur le Trésor royal. Cette missive, magnifique spécimen de papier coréen, est écrite entièrement à l'encre de Chine et surchargée de deux sceaux rouges.»

Après avoir séjourné deux semaines environ à Séoul, Varat gagne Taegu, trois cents kilomètres plus au sud, à l'intérieur des terres, et de là, Pusan, au sud-est du pays, après seize jours de route. Là il prend le bateau pour se rendre à «Gentlan, le dernier (port) ouvert» sur la côte de l'est avant Vladivostock — soit un séjour en Corée d'un mois et demi à peine, d'où il rapporte une masse de documents — dont l'intérêt réside dans le caractère extrêmement éclecétique, mais aussi et surtout dans son rôle de témoin d'une Corée encore libre et presque indépendante, à l'époque de Choson, avant la main-mise japonaise sur toute la péninsule.

Quand on sait l'esprit de Varat extrêmement ouvert, il n'est pas étonnant ainsi que cette collection ait su rassembler de la sorte des pièces quelquefois très anciennes et aujourd'hui uniques, de l'époque Koryo ou du début Choson, — et ce d'autant plus que le bouddhisme, alors, se trouve dans un état de décadence totale. Varat évoque en passant «ce moine mendiant», rencontré sur la route, «revêtu de son costume jaune et orné d'une baguette, avec la-



Petit assistant bouddhique, tongja, Corée, XVIII^e siècle. Bois peint. H. 49,5 cm ; L. 23,5 cm ; P. 21 cm. Mission Varat 1888.

quelle il frappe sur un petit ustensile en bois ayant la forme d'un gros cadenas européen» : «il fait appel à la charité publique, et son aumônier me semble aussi vide que la plupart des temples bouddhistes sont déserts en Corée.» «Tout le monde ici», ajoute Varat, «les bouddhistes eux-mêmes, avouent que, dans quelques générations, il ne restera de ce culte qu'un souvenir.»

Plus tard, le *Toung Pao* d'avril 1891 évoque sa prestation auprès de ses collègues, peu après son retour : «M.D. Marceron donne dans le *Journal Officiel* du 19 Janvier le compte rendu de la séance de la Société d'Ethnographie du 12 Janvier dont nous extrayons le passage suivant :

«Le Bouddha coréen — M. Charles Varat, explorateur, fait une communication sur les particularités qui caractérisent les représentations coréennes du Bouddha Çakyamouni. Le type des statues et statuette que l'on rencontre en Corée, et dont quelques-unes font partie de la collection rapportée en France par M. Varat, est tout à fait différent de celui des types connus jusqu'à ce jour. Le costume, lui aussi, n'est pas sem-

blable à ce qu'on voit d'ordinaire sur les images indiennes du grand instituteur religieux. Les Coréens ont donné à leurs figurines bouddhiques le type particulier de leur race ; sur quelques-unes d'entre elles, on aperçoit des moustaches communément peintes en vert. Au lieu de la petite calotte ornée de perles qu'on distingue le plus souvent sur la tête du Bouddha, on a mis une couronne. La marque frontale a été religieusement conservée.

Un autre fait de nature à intéresser les philologues est que toutes ces statues ou statuette sont creuses, de façon à pouvoir contenir dans l'intérieur les documents relatifs à leur provenance, des prières, etc. Ces documents sont presque toujours composés en chinois et écrits en caractères idéographiques ; on y remarque cependant, de temps à autre, quelques légendes en langue et en lettres alphabétiques coréennes».

Le temps d'une exposition au musée d'ethnographie, est montrée au public parisien cette collection concernant la Corée, — l'année même qui voit s'élever la Tour Eiffel dans le ciel de Paris, mais aussi le Président de la République, Sadi Carnot, inaugurer le tout nouveau musée Guimet, installé Place d'Iéna, à deux cents mètres à peine du Trocadéro.

Dès 1891, les collections sont transférées dans cet établissement, afin d'y être présentées de façon permanente. Varat disparu brusquement en 1893, Hong Jong Ou parti la même année pour son propre pays, il reste toutefois de leur travail commun la toute nouvelle galerie sur l'art de la Corée, «religion et ethnographie coréenne», telle qu'elle est présentée dès lors dans le musée Guimet.

Dans *Le petit guide illustré*, le premier catalogue à être publié en 1894 par Léon de Milloué, la Corée occupe, au deuxième étage, toute l'aile du bâtiment, derrière la cour centrale, ainsi que la rotonde

arrière, qui fait écho ici à celle de l'entrée. Dans cette nouvelle installation qui entend restituer avant tout des ambiances, ou bien des atmosphères, est repris en fait le parti développé lors de l'Exposition de 1889 : le «Yangban» allongé se repose sur son lit dans la très longue galerie, à côté de la chaise à porteur ou bien du catafalque ; non loin de là, une scène de mariage côtoie les «danseuses du palais» ou les «masques funèbres», évoqués par des mannequins de dimensions humaines. Dans la rotonde, le roi de Corée lui-même préside une hypothétique assemblée sur fond de paravent, le tout agrémenté d'armures, exposées en vitrine, ou de sculptures bouddhiques, mais aussi chamaniques, à l'iconographie bizarre et aux formes étranges, de poteau totémique à la silhouette abstraite, légèrement inquiétante, avec ces peintures «populaires» aux couleurs vives d'une étonnante fraîcheur.

De toute cette installation qui avait occupé Varat à la fin de sa vie, rend compte sur un ton très alerte un article de *Paris Pittoresque*, quelques années plus tard : «Nous allons maintenant traverser la cour intérieure et nous diriger vers le second corps de logis du Musée Guimet. Les salles qui le composent sont à peu près inconnues du public. Elles ont été ouvertes pendant deux mois seulement, en 1893, et un mois en 1896; depuis cette époque, elles restent hermétiquement fermées. La raison ? me demanderez-vous. Question de budget. L'Etat ne donne pas un crédit suffisant pour avoir les gardiens nécessaires ; le public est ainsi privé de voir d'incomparables trésors. Espérons que cette situation pénible aura bientôt une fin.» Et de conclure la visite par les salles coréennes : «Enfin l'étage supérieur est réservé aux objets coréens rapportés par M. Charles Varat de sa mission en Corée. Il faut signaler surtout la reproduction d'une scène funéraire dans tous ses détails : voici le danseur des morts, desti-

né à écarter du cercueil les mauvais esprits : il est si effroyablement laid avec son affreux masque que les esprits mauvais ou bons doivent s'enfuir avec terreur à son approche. Ensuite viennent successivement le catafalque, le prêtre bouddhiste en habit blanc, enfin l'âme du mort, couché dans une sorte de palanquin.»

La Corée ou «l'Italie de l'Est...»

De Varat lui-même dans ses dernières années, reste une gravure, publiée par le *Monde Illustré*, et que reprend plus tard le *Journal des Voyages*. Celle-ci le montre de profil, le front haut, la barbe soulignant la douceur du visage, l'expression ouverte, les yeux un peu rêveurs. Correspondant à ce portrait d'un homme apparemment très simple, très humain en même temps, la série d'articles qu'il publie dans le *Tour du Monde*, dès 1892, pour évoquer son périple coréen, témoigne d'un esprit volontiers chaleureux, qui sait se passionner pour les gens et les choses, sans perdre pour autant sa finesse d'analyse, voire le sens du croquis, celui de la chose vue.

Alors que la Corée suscite à l'époque toutes les curiosités, — comme le montre d'ailleurs la traduction par Léon de Rosny, parue la même année, du tout premier roman coréen en français, *Le Printemps Parfumé* (ou l'histoire de Chung Yang) —, son récit apparaît comme un plaidoyer enthousiaste, empreint d'une sympathie réelle pour ce pays qu'il vient de découvrir et pour ses habitants. L'époque est encore celle des premières découvertes et celle de l'enthousiasme ; l'heure est à l'optimisme, et tout semble possible à qui veut entreprendre ; elle est aux grands projets de coopération entre France et Corée, et celle-ci correspond d'une manière parfaite au tempérament de Varat. Elle est plus proche aussi de la mentalité proprement coréenne et beaucoup plus fidèle au caractère local.

De façon étonnante, l'explorateur aux goûts hétéroclites et volontiers bohème, dont l'énergie n'est pas dénuée d'humour, voire d'une certaine fantaisie, s'adapte de façon immédiate à ce pays que Baudens donnait comme «l'Italie de l'Est». — Varat note incidemment d'ailleurs «la violence», mais aussi «l'extrême mobilité du tempérament coréen.»... Sans aucune prétention, et sans affectation, avec un très grand naturel et une joie de vivre sous-jacente à chaque ligne, Varat sait apprécier le vin, comme l'alcool coréen, dont il songe même un temps à rapporter en France quelques échantillons, s'extasiant souvent sur la gastronomie, ou bien sur la musique. Il vante également les paysages, la luminosité, soulignant le sentiment de la nature proprement coréen, tel qu'il apparaît développé le plus souvent à travers les jardins. Le paysage ici a un côté plus libre, plus naturel aussi, sans ce caractère oppressant, légèrement étouffant que l'on trouve au Japon. Certes la Corée n'est pas sans évoquer la Chine, mais, en même temps, elle en diffère aussi, et Varat le suggère avec un sens quasiment pictural. Il rapporte ainsi ses premières impressions lors de son arrivée dans la capitale coréenne, alors que la nuit tombe : «*Je commence à désespérer d'arriver à temps, quand nous voyons brusquement dans la brume une porte monumentale, surmontée d'un pavillon genre chinois, et de longues murailles profilant leurs créneaux dans le rouge du soleil couchant. Bientôt nous passons sous l'immense porche, les portes se referment sur nous : nous sommes dans la ville.*

«*Une rue large comme l'avenue des Champs-Élysées s'ouvre devant nous ; elle est bordée de masures recouvertes de chaume derrière lesquelles se dresse une plaine de toitures en tuiles : il me semble entrer dans un immense village »...*

Après avoir décrit avec beaucoup de chaleur le cadre des mon-

tagnes tout autour de Séoul, il se plaît à vanter le charme de la ville — qu'il aime à visiter pour ses palais ou pour ses monuments, mais aussi pour elle-même, pour son animation et sa vie incessante, sa foule colorée et ses nombreuses boutiques ; plus loin, il évoque la campagne avec une poésie certaine, la présentant sous un jour quelque peu bucolique, pris manifestement par la pureté du ciel et les couleurs d'automne. Notant l'état de misère où se trouve le bouddhisme, signalant l'importance du culte chamanique, en province notamment, dans un pays officiellement marqué au sceau de Confucius, il sait suggérer de façon très visuelle les régions traversées au cours de son voyage. En route, Varat témoigne aussi des «*kuts*», ces cérémonies chamaniques, qui, sous prétexte de faire fuir les esprits malveillants, tiennent pour lui de la «*cacophonie*» la plus «*épouvantable*» ; l'un d'eux le tient éveillé pratiquement toute une nuit. «*En voici la cause*», dit-il : «*une maison située à quelques cent mètres de l'auberge est, paraît-il, hantée par un mauvais esprit qui, échappé de la tombe, attire une série non interrompue de malheurs sur la famille dont il est devenu l'hôte dangereux.*

Aussi, pour y remédier, a-t-on fait venir un certain nombre de sorciers et de sorcières qui sont en train d'opérer... Ceux-ci «*armés d'une fourche et d'un glaive montés sur bois peint en rouge et ornés d'un gland de même couleur, pourchassent avec grand vacarme le mauvais esprit dans la pièce où on l'a forcé de se réfugier. Ils l'acculent dans un des angles de la chambre, et l'obligent, vers le matin, à entrer dans une bouteille préparée, qu'on rebouche immédiatement avec le plus grand soin pour l'enterrer ensuite à tout jamais. La cérémonie est définitivement terminée. Il ne reste plus qu'à payer largement nos bruyants sorciers et à les congédier jusqu'à ce que de nouveaux malheurs obligent à recourir à leur aide.*» Et Varat de terminer cette évocation par ces mots

lapidaires : «*en dehors de l'intérêt ethnique, je conclus de tout ceci que le «Diable Boiteux» de Lesage, traduit en coréen, aurait là-bas un grand succès*»... Dans le même passage, il signale également ces «*curieuses peintures*» que «*chacun*», en cas d'épidémie, «*suspend aux murs de sa maison*» pour écarter «*l'esprit de la petite vérole*», espérant «*en l'honorant ainsi, détourner sa colère*»... Elles représentent «*le terrible esprit sous la figure d'un personnage à pied ou à cheval, mais toujours revêtu, homme ou femme, du costume des plus hauts dignitaires du royaume.*» «*Mais*», ajoute-t-il, «*ces moyens extramédicaux ne réussissent pas toujours. Alors on fait venir sorciers et sorcières qui recommencent leur joyeuse vie d'excellents repas, de musique et de danses frénétiques aux bonds prodigieux. Ces soi-disant invocations durent jusqu'à ce qu'enfin la mort, ou plus rarement la guérison, mette un terme à cet effroyable sabbat*»...

Mais le pays lui plaît de manière évidente et Varat d'évoquer son voyage souvent avec drôlerie, racontant la façon dont il galvanise son escorte au son d'une «*marseillaise*» martiale, que tous reprennent en chœur, sans en comprendre un mot, ou bien décrivant l'étonnement plein d'un profond respect, que suscite son haut de forme, lors de la rencontre des autorités de Taegu ; tant il est vrai, dit-il, que la Corée est bel et bien «*le pays des chapeaux*»... Ce côté amusé, cette ironie souriante qui n'est jamais méchante, n'empêche aucunement l'acuité du regard, la finesse des remarques et la justesse du ton, avec en même temps le goût de la formule et le sens de la scène, quand il se moque, au passage, très gentiment d'ailleurs, de son interprète pareil à un bouddha, trônant sur un cheval qu'il ne sait pas monter, ou de ces compagnons, s'abritant de l'averse, avec



Munjado, paravent coréen. Musée Guimet, Paris.

un grand papier huilé fait de feuilles d'examen pour futurs fonctionnaires, — «*vénérables thèses ambulantes*» aux formes un peu étranges, qui déambulent subitement sous la pluie de façon incongrue.

Sens de l'image ou de la description, sur Séoul par exemple, «*qui est à la Corée*», dit-il, «*ce que Paris est (en fait) à la France*»; solitude de ces villes complètement désertées, du fait du choléra, dans les provinces du Sud, qu'il compare, joliment, au «*château de la Belle au bois dormant*» ; arrivée enfin sur la ville de Pusan déjà marquée par le contrecoup de la Révolution Meiji, où il ne peut s'empêcher d'un étonnement réel, à voir le contraste que forment les Coréens, vêtus du costume ancestral à côté des marchands débarqués du Japon : «*ces petits hommes*», note-t-il, «*avec leur longue robe à large ceinture, leurs bottines du «Pont-Neuf», et eur petit melon de la «Belle Jardinière» me font un étrange effet au milieu de cette population grande et forte, au costume si personnel*»...

Il faudrait citer aussi ses remarques sur le papier local, qui n'a pas son pareil en Chine ou au Japon pour sa résistance et pour son élégance ; celles sur l'artisanat, avec ses meubles ornés de cornes peintes, ou cette céramique dont les plus anciennes pièces portent un décor purement géométrique, — sans compter l'évocation de l'esthétique elle-même et du sens artistique, si caractéristique d'une sensibilité typique de la Corée.

Rien ne peut mieux résumer Varat et son expérience coréenne, que lorsqu'il contemple avec satisfaction, dans sa chambre d'hôtel, l'une de ses dernières acquisitions, trouvée par hasard au cours de son voyage :

«*Mon ameublement est augmenté d'un petit paravent coréen haut de 1 mètre sur 3, que j'ai*

acheté en route ; il est fort ancien et se compose de huit panneaux ; chacun d'eux porte le caractère chinois d'une vertu que l'homme doit pratiquer : piété filiale, ghai ; déférence, tche ; fidélité, tchong ; confiance, tching ; politesse, rey ; probité, ry ; désintéressement, vom ; modestie, tchy : ces qualités sont figurées de plus, suivant l'usage, par des animaux ou objets symboliques dont les brillantes couleurs illuminent mon réduit (...). Malgré le choc de tons aussi contrastants, une véritable harmonie s'en dégage, grâce à l'appui des larges bandes noires du cadre. Quant aux attributs, outre la délicatesse de leurs nuances, ils se caractérisent par l'hiératisme de leurs lignes, et l'on retrouve dans la figuration des fleurs et même des animaux symboliques le dessin tout à la fois géométrique et vague des produits artistiques de la Perse et des Indes. Telles sont les sources primitives dont les Coréens ont su dégager un véritable art national. Nous l'avions constaté déjà en admirant la superbe ordonnance des palais et des principaux monuments de Séoul, les peintures des pavillons des portes de Taïkou, les merveilleux costumes de la cour du gouverneur, les sculptures et l'architecture si pittoresques de Milyang, enfin toutes les productions manuelles et même le théâtre monologuiste, si vivant, si humain, si personnel. Là-dessus je souffle ma bougie et m'endors en souriant à la pensée qu'on m'avait représenté ces aimables Coréens comme de véritables sauvages.»

SEUND JA RHEE OU L'INTEMPOREL

PAR JEAN-CLARENCE LAMBERT

CRITIQUE D'ART

43

Parmi les artistes qui vivent et travaillent hors des frontières de la Corée, SEUND JA RHEE fait, sans conteste, partie des plus illustres figures. En effet, au cours d'une carrière longue de cinq décennies (dont plus de quarante-cinq années passées en terre française) englobant de multiples expositions en France, en Corée et dans beaucoup d'autres pays, cette grande dame de la peinture contemporaine a su se faire une place de choix dans le monde artistique. Son art, souvent qualifié de "synthèse du mysticisme oriental et de l'élégante sensibilité française", a fait l'objet d'une reconnaissance unanime y compris, fait assez rare pour devoir être souligné, de la part de ses pairs.

SEUND JA RHEE vient de nous offrir à Paris deux très belles expositions. L'une s'est déroulée dans notre Centre Culturel et nous a permis d'admirer ses superbes peintures et ses féeriques «oracles des bois» (du 15 octobre au 15 novembre 1996). L'autre a eu lieu presque en même temps (du 22 octobre au 9 novembre) à la Galerie "La Nouvelle Gravure" qui présentait, elle, les gravures sur bois de l'artiste. À l'occasion de ces deux expositions, qui viennent de s'achever et qui nous ont laissé sous le charme, nous avons voulu prolonger quelque peu ce voyage dans l'univers artistique de SEUND JA RHEE et demandé au poète et critique d'art Jean-Clarence LAMBERT de nous servir de guide.



L'intérieur de l'atelier de gravure de Seund Ja Rhee à Tourrettes sur Loup.



L'artiste devant son atelier de gravure.

Echappées sur une cosmicité non pas abstraite, au sens historique et occidental du ter-

me, les œuvres de Seund Ja Rhee éveillent en nous une douce rêverie méditative, orientée vers ce pays de la pé-

rennité des matins qui est le sien, et dont elle nous fait l'offrande, renouvelée à chacune de ses œuvres : la Corée...

C'est dire que, plus que ceux de l'analyse critique, Seund Ja Rhee appelle par son art les mots de la poésie - mais peut-on s'en étonner quand on sait la place de la poésie dans la civilisation coréenne à toute époque !

Joies frémissantes du chant
Symphonies...
Je vous présente la nature
J'inscris l'essence de la vie
Intemporelle...

Seund Ja Rhee l'a écrit dans le seul poème que je connaisse d'elle : mais tout ce qu'elle peint n'est-il pas

Il y a le ciel et la terre, dans la peinture de Seund Ja Rhee, et elle les convoque en ce **jardin secret** (titre d'une peinture à l'huile datant de 1961), qu'elle marque aux sceaux d'une écriture qui, pour être personnelle, n'en évoque pas moins les plus anciens emblèmes du monde bouddhique ou confucéen. Comme pour les rapprocher de nous, Occidentaux, elle les croise avec ces figures géométriques universelles que sont le triangle, le cercle ou le carré.

Un tel jardin n'a pas de frontière géographique, puisque Seund Ja Rhee le situe

Ce jardin, c'est aussi l'intimité de la matière : Seund Ja Rhee s'adonne passionnément à la gravure sur bois, et le bois, pour elle, est "matière vivante dans la nuit silencieuse au fond des forêts". Plus encore, selon l'immémoriale tradition chinoise, c'est l'un des cinq éléments cosmiques avec correspondances dans le temps et l'espace : le bois est relié au printemps et à l'Est, à la couleur verte, et à la joie ; dans le grand jeu du Yin et du Yang, il est yang...

En travaillant le bois pour le graver, en doublant ses veines de légers sillons au burin, Seund Ja Rhee se sent "confidente d'une matière étrangère aux inquiétudes humaines". Elle y pressent la "naissance d'un monde favorable", comme nous le dit une gravure de 1963.

Il fut un temps où l'atelier de Seund Ja Rhee, à Paris, comme à Tourrettes, était encombré de branches et de branchages qu'elle rapportait de ses randonnées en forêt, sa chère forêt ! Elle les coloriait tel quel, ou bien les apparaillait avec des planches et des rondins sur lesquels elle peignait et imprimait ces signes qui composent pour elle le langage de l'esprit humain dans son élan vital. "Je me pose la question de l'homme et de la nature... Je veux créer un monde à une seule face", nous dit-elle.

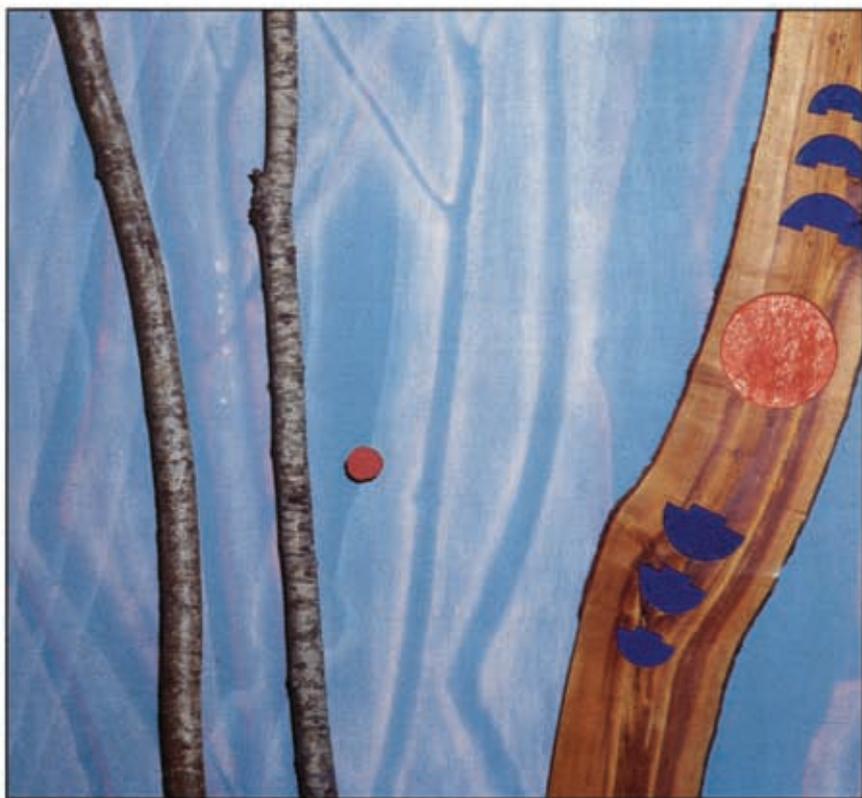
Traduit en termes d'esthétique moderne, cela peut donner, tout simplement, "Impressionnisme et Constructivisme", tant il est vrai que l'Impressionnisme est l'art le plus naturel, et le



Vernissage de l'exposition de Seund Ja Rhee qui a eu lieu au Centre Culturel Coréen du 15 octobre au 15 novembre 1996.

poème, dans le vent venu des étoiles, dans les fibres du bois coloré, dans la scénographie des nuages voguant vers d'héraldiques lointains ? Depuis des années, ne rêvons-nous pas tous deux d'un livre en dialogue Eau-Feu, dont l'élaboration s'achève enfin ? Seund Ja Rhee s'y est consacrée l'été dernier : "J'ai fait l'Eau", m'a-t-elle dit à son retour de Tourrettes. Reste le feu...

aussi bien en Sountchon qu'en Provence : dans les grands paysages peints vers 1979-80 à Tourrettes sur Loup, près de Vence, où Seund Ja Rhee a bâti sa demeure, la nuit est coréenne... Déjà, quand elle avait auparavant séjourné en Haute Auvergne, elle avait retrouvé "les mêmes cascades, les mêmes pins" qu'à Tchang Nyung, la petite ville de son enfance.



"Intemporel, décembre 75, n° 2" · 1975 - 130 x 160 cm / Bois peint et gravé.



"Mon auberge de galaxies, février 96, n°1"
1996 - 130 x 162 cm.

Constructivisme l'art le plus codé. Une spacieuse toile réalisée en 1977 rassemblait ces deux extrêmes dans un seul et même **Hommage** confiant.

Une part importante de l'œuvre de Seund Ja Rhee consiste en céramiques. Si l'atelier de Paris est plutôt réservé à la peinture et celui de Tourrettes à la gravure, c'est en Corée, dans un monastère des montagnes, que Seund Ja Rhee se consacre à la céramique : les séjours qu'elle y fait sont autant de retraites, et le travail de la terre, la terre natale, la **materia prima**, une méditation spirituelle...

Les admirables pièces qu'elle en a rapporté et qui s'inscrivent, en la renouvelant, dans la plus antique des traditions, n'en sont pas moins parfaitement contemporaines par leur vocabulaire formel et leur gamme de couleurs. Plus exactement : de même que les paysages de Seund Ja Rhee échappent à la topologie géographique, sa céramique excède toute classification historique.

Oui, la cosmicité, l'intemporel.



"Yin et Yang janvier 76" · 1976 - 150 x 150 cm.

CONTE DE FÉES CORÉEN

PAR RÊVA RÉMY

ARTISTE PEINTRE, GRAVEUR, ÉCRIVAIN

Rêva Rémy, artiste talentueuse et attachante que nous avons eu le plaisir d'accueillir au Centre Culturel Coréen en mars 1994, s'est rendue en Corée l'année dernière, à l'occasion d'une importante exposition de ses œuvres qui a eu lieu à la galerie ICON de Séoul (du 7 au 15 avril 1995). Ses gravures, pastels et monotypes furent, en la circonstance, très appréciés du public séoulite, l'évènement recevant en outre, de la part des médias coréens et de nombreuses personnalités du monde culturel et artistique, un accueil plus que chaleureux. Un accueil qui fut d'ailleurs couronné, dans les mois qui suivirent, par la décision du Musée d'Art Contemporain de Séoul de recevoir au sein de ses prestigieuses collections trois œuvres de l'artiste. Rêva Rémy et son époux (qui fêtent cette année leurs cinquante ans de mariage) vécurent en cette occasion avec leur fille Mme Martine Prost(), leur gendre coréen et leurs deux petits-enfants, une histoire familiale et artistique inoubliable. C'est un peu de cette histoire que l'artiste, toujours sensible aux moindres pulsations de la Corée, nous livre avec talent et tendresse dans ce "Conte de fées coréen".*

"En guise d'avant-propos..."

— Mais si, mais si, malgré mes 70 ans et tout ce que j'ai pu vivre, de par le monde (peines et joies confondues) je vous le certifie, et je le certifie à mes onze petits-enfants: "les contes de fées, ça existe". Parole de grand-mère émerveillée...

Vingt-deux mars 1995 ! Outre l'immense joie des retrouvailles familiales, quelle chance de revenir dans ce "Pays du Matin Calme" à la saison privilégiée des floraisons des cerisiers, des azalées, des orchidées, des forsythias, des camélias et de toutes ces herbes aromatiques que l'on utilise, en frissons de verdure, pour affiner les saveurs des multiples plats cuisinés.

(*) Mme Prost était à l'époque à Séoul, Attaché Culturel de l'Ambassade de France

Je n'évoquerai pas ici nos retrouvailles avec nos enfants, avec Séoul où tout change à une vitesse folle (trop vite peut-être...) où, chaque jour, le nombre des voitures grandit vertigineusement, où les banlieues, comme partout dans le monde, se font de plus en plus tentaculaires à proximité des grandes villes. Photographier, avec de simples mots, la vie grouillante d'agglomérations comme New-York, Tokyo ou Séoul, nous obligerait à exprimer les mêmes sempiternels clichés. Des écrivains bien plus compétents l'ont fait mieux que moi et de très beaux livres illustrés foisonnent, pour découvrir toutes les capitales du monde. A chacun, donc, d'aller à la recherche d'images et de documentation, selon ses propres besoins esthétiques ou humanitaires...

Mais, je ne peux échapper aux

souvenirs de collines d'or et de rosés, échelonnant leur poésie entre l'entrelacement des toits bleutés de maisons disparates ou d'immeubles agglutinés auprès de voies routières surchargées. Je revois aussi, en songe, les ponts, le fleuve, les foules sur les trottoirs, les multitudes de bus, et les grands magasins ultra-modernes, tandis qu'à quelques kilomètres, des petites boutiques traditionnelles offrent aux habitants des quartiers populaires leur charme désinvolte, quelque peu brouillon mais si sympathique... Regardez cette femme d'un certain âge qui, avec son petit-fils accroché sur son dos, (dans un linge noué selon les rites ancestraux) sert aimablement ses clients. A toute heure du jour, ou tard dans la soirée, elle vous fournira, avec gentillesse, le paquet de pâtes, de riz, de lessive, d'oignons nouveaux, ou



Séoul, métropole frémissante et ultra-moderne reste encore parsemée de superbes oasis de l'ancien temps, d'îlots de silence et de verdure à l'abri des trépidations de la rue.

encore de poisson séché, nécessaire à votre famille. Au besoin, elle vous livrera la commande si urgente il y a... De même que dans la petite ruelle adjacente à la tour somptueuse où vous avez peut-être votre logement, vous trouverez parfois, encore, l'échoppe antique ou cuit, pour votre plaisir, un délicieux plat traditionnel de beignets ou de viande massérée dans quelque décoction dont le peuple coréen a le secret...

Regardez, en passant, hors des grandes artères où un modernisme vestimentaire insolent voisine avec des marchés et foires grouillants de monde et de vie, le petit jardinet caché derrière le mur de quelques maisons très anciennes. Bientôt, elles auront peut-être disparu pour faire place à des immeubles standardisés. Tout est en travail. Tout bouge. Tout frémit. Tout court. Tout est en prise directe — et accé-

lérée — avec notre époque... Mais demeurent, en témoignage de beauté, et j'espère d'éternité, les envolées douces des angles des toits des temples, et l'accord parfait de la nature avec ces architectures d'un passé qui continue à vivre, malgré tout...

Prenez le bus populaire (il y en a une multitude à la gare centrale routière où s'aligne, aussi, toute une impressionnante série de cabines téléphoniques)... Vous quittez Séoul et son fourmillement. Et voici la campagne coréenne avec ses montagnes de verdure que ponctuent, ici et là des agglutinations de petites maisons basses accordant leur fantaisie parfois ailée à l'accumulation de serres et de serres... Chaque parcelle de terre est ici amoureusement cultivée, choyée et révélatrice d'un corps à corps incessant de l'homme avec la terre nourricière, la nature odoriférante...

Vous partez, ainsi, à la découverte de l'âme du peuple coréen, simple, chaleureux, travailleur (oh combien !) courageux, serviable et communicatif. Certes, sans traducteur pour lire les enseignes, les signalisations, etc... l'Européen en quête de dialogue va se heurter au mur de l'impossible. Mais le charme et la confiance aidant, l'aventure s'avère quand même possible et nous l'avons vécue avec ferveur pour aller rendre visite au potier merveilleux qu'est Monsieur KI-CHUL. Nous garderons au fond du cœur, toujours, le souvenir du délicieux repas partagé avec cet artiste et son épouse, après une visite de leur maison traditionnelle où chaque œuvre de ce grand créateur est présente dans une ambiance presque sacrée. Quelle beauté. Quelle harmonie. Tout à fait en accord avec ce que nous pouvions imaginer au sujet de l'artisanat coréen

dans les campagnes, autrefois, lorsque le recueillement et l'amour du métier s'enracinaient dans les profondeurs de toute vocation artistique ou religieuse... Oui, l'art de KI-CHUL, comme celui du poète coréen CHO BYUNG-HWA, est un Art Sacré, empreint d'Harmonie, de dépouillement, de pureté, et cela en accord parfait avec la vie campagnarde volontairement choisie pour pouvoir être véritablement soi-même, loin du bruit et de l'affolement moderne, dans un cadre ancestral où la paix et la simplicité parlent à l'âme autant qu'au cœur. J'avais exposé, au Centre Culturel Coréen de Paris, en Mars 1994, avec la fille de KI-CHUL, "MI-YUN", jeune photographe vivant actuellement en France et dont le talent délicat s'impose. La rencontre amicale avec ses parents restera gravée dans notre souvenir. Ce sont là des moments artistiques de joie presque mystique, et très rares dans la vie.

Il me faudrait pouvoir parler aussi de toutes les personnes rencontrées, par exemple, au cours de la splendide réception organisée dans un grand hôtel de Séoul à l'occasion du 75^{ème} anniversaire du grand quotidien "DONG-A". J'ai eu le plaisir, ce jour là, de connaître le Directeur du Musée d'Art Contemporain de Séoul, Monsieur Lim Young Bang, ainsi que bien d'autres personnalités du monde culturel, artistique et journalistique. Sans ma fille, qui me servait d'interprète, ces rencontres auraient été impossibles. Elle fut en la circonstance mon attachée de presse et un guide précieux...

La Corée où je fus si bien est si loin, déjà... Y retournerai-je un jour ? Irai-je revoir, encore une fois, la talentueuse danseuse chorégraphe YUH HWANG-SUN, qui vient d'ouvrir à Séoul une magnifique Ecole de danse où travaille l'élite artistique du pays... Nous avons assisté à l'inauguration de ce Centre où toute une jeunesse s'exprimait. La grande artiste qui l'âme a fait ses études aux U.S.A. et en France. Ce fut une joie et un honneur pour nous de vivre une telle rencontre. Peut-être reviendra-t-elle un jour, avec sa troupe, nous présenter un de ses spectacles en France ?...

Oui, comme le suggère le titre de ce court récit d'un séjour d'un peu plus d'un mois, il m'a semblé vivre une sorte de conte de fées à la fois floral et amical, dans cette Corée où mon âme a certainement quelques racines mystiques. Après mon exposition, lorsque tout fut décroché et que je pus contempler calmement les nombreuses calligraphies sur larges rubans roses accompagnant toutes les fleurs qui me furent offertes, je me suis surprise à me faire cette réflexion : "C'est pour son enterrement, à cinquante-six ans, que ma maman reçut, pour l'accompagner dans les aïeux, des multitudes de gerbes. Et moi, j'aurais eu ce cadeau somptueux de mon vivant ! J'ai de la chance !... Tout s'est passé comme si toutes ces personnes qui me manifestaient leur sympathie, leur gentillesse, étaient des amis de toujours." Peut-être ne vit-on de tels instants qu'une fois dans l'existence. J'en remercie le ciel, et ceux qui m'accueillirent avec tant de chaleur.

Bien sûr, malgré un emploi du temps très serré, j'ai pu visiter quelques musées, quelques expositions et aussi feuilleter divers catalogues d'art, souvent très somptueux. Les sculpteurs et les peintres coréens contemporains cherchent, osent et s'expriment avec ferveur, vivacité, spontanéité, liberté. Je n'ai pas une grande mémoire des noms, hélas, mais bien des images m'ont séduites, et je voudrais pouvoir les évoquer toutes. Je songe particulièrement au très beau livre consacré aux œuvres et à la mémoire du peintre HO PAEK-NYON. Comme j'aurais aimé connaître un tel artiste qui fut, certainement, un être de lumière et de sagesse ! Nous avons toutefois eu la chance de rencontrer son petit-fils le peintre HO TAL-CHAE et ce fut là un moment familial très émouvant.

Il y a onze ans, l'Alliance Française de Séoul présentait quelques-unes de mes gravures et poésies, en même temps que celles du Peintre-Poète CHO BYUNG-HWA... Les années ont filé. Le conte de fées a provoqué des retrouvailles amicales et aussi de nouvelles connaissances. Si les cheveux ont blanchi, les âmes,

elles, ont gardé leurs clartés, leurs ferveurs. Un même amour de la nature, de la vie, de la beauté et aussi de l'universalité continue à nous unir, à nous aider à mieux nous comprendre, dans l'humilité des profondeurs de la recherche de la connaissance de soi révélant le mystère du courant divin vibrant en chacun de nous. La lumière et la musique de l'âme rayonnent par-delà les mots, les langages. Les envoûtants signes calligraphiques évoquent, pour l'occidentale

que je suis, des rythmes étranges, magiques parfois. Mais, si leurs arabesques s'imposent comme une sorte de valse dans une écriture, c'est le langage des orchidées, des roses et des ailes calmes des pagodes qui va continuer à alimenter ma rêverie mystique. Un pétale de rose deviendra visage de fée. Un rayon de soleil s'enrubannerà sur la tête d'un danseur valsant sur la terre-plein d'un village folklorique... Des orangés, des verts et des blancs s'harmoniseront lors d'un mariage traditionnel étrange et charmant. Et des couronnes d'or voisineront, qui sait?, dans les dessins à venir, avec les mini-ropes et les bijoux des jeunes femmes très modernes qui, en Corée, préparent, avec les anciens, l'avenir d'un monde qu'on voudrait paisible, heureux.

Heureux comme nous avons pu l'être, mon mari et moi, au printemps 1995, tandis que les joies artistiques et familiales se parfumaient d'une magie féerique : "Les cerisiers, les orchidées et les forsythias étaient en fleurs" ! Nos âmes aussi...

Notre court voyage dans le sud de la Corée, à la découverte des hauts lieux et des temples de la région de Kyongju, nous a émerveillés. Avec nos deux petits-enfants, recueillis et heureux, nous nous sommes abreuvés aux sources d'un passé marquant, d'une empreinte indélébile, l'histoire d'un peuple que les souffrances ont modelé courageux, et qui semble prêt pour affronter un 21^{ème} siècle, qui, d'après les prédictions de Malraux, sera spirituel ou ne sera plus... Imagination fantaisiste ou vérité ? Dieu seul le sait... Ou peut-être les fées... de Corée...

MÉMOIRES D'UNE REINE DE CORÉE

PAR MARC ORANGE

43

INGÉNIEUR DE RECHERCHE AU CNRS

A la fin du mois de juin dernier, les éditions Philippe Picquier ont publié un ouvrage intitulé *Mémoires d'une reine de Corée*. Disons-le tout de suite, il ne s'agit pas d'une traduction faite directement du coréen mais de l'anglais. Ceci, pourtant, ne diminue en rien l'intérêt de ce livre. Il faut remercier ici Madame Tchang-Benoit qui est à l'origine de cette publication.

Madame Tchang-Benoit avait eu, en effet, l'occasion de lire ladite traduction anglaise, publiée en 1985 sous le titre *Memoirs of a Korean Queen*, établie par Madame Choe-Wall Yang-hi qui enseigne le coréen à l'université nationale d'Australie à Canberra. Madame Tchang-Benoit avait eu l'occasion de rencontrer Madame Choe-Wall lors d'un colloque portant sur la littérature coréenne, qui avait eu lieu à Paris en novembre 1994. Madame Choe-Wall accepta alors le principe d'une traduction qui fut confiée ensuite au professeur Claude Bouygues.

Dans sa propre préface, Madame Choe-Wall indique que sa traduction est une version destinée au grand public. L'origine de son travail se trouve être, en effet, une thèse et, afin de ne pas rebuter le lecteur, elle a retiré tout l'apparat critique laissant seulement les notes nécessaires à la compréhension du texte. Sa traduction se présente sous la forme de trois chapitres, correspondant aux trois premiers chapitres d'une édition publiée à Séoul en 1961². Mais on a la certitude que le texte original comptait sinon quatre chapitres, du moins quatre récits autobiographiques.

L'auteur, Dame Hyegyōng (1735 - 1815), était la deuxième fille du lettré Hong Ponghan (1713 - 1778) qui occupa des postes importants à la cour. Dame Hyegyōng fut choisie à l'âge de neuf ans comme épouse du prince héritier Sado (1735 - 1762) mais ne s'unit à son mari que cinq ans plus tard. C'est à ce moment que le prince Sado fut appelé par son père, le roi Yōngjo (r.1724 - 1776), à prendre part aux affaires du pays.

De ce couple naquirent quatre enfants, deux filles et deux fils. L'un d'eux mourut, le second régna sous le nom de Chōngjo (r.1776 - 1800). Le grand drame de Dame Hyegyōng fut la mésentente qui s'installa entre le père et le fils et qui ne fit que croître au fil des ans. Finalement, en l'été 1762, Yōngjo ordonna à son fils de se mettre dans un coffre à riz. Celui-ci fut fermé et Sado s'y éteignit huit jours plus tard. Cette "mise en boîte" mortelle ne pouvait être assimilée à l'exécution d'un criminel, ce qui aurait entraîné une punition touchant l'ensemble de la famille et, partant, le fils de Sado, héritier désigné. Pourtant, cette mort suscita bien des remous et afin de ne pas entacher la légitimité du fils de Sado, en 1764, Yōngjo le fit adopter posthument par le prince Hyojang (1719 - 1728) frère aîné de Sado. Ainsi, celui qui allait régner sous le nom de Chōngjo (r.1776 - 1800) n'était plus, grâce à ce stratagème, le fils d'un homme assimilable à un criminel.

Au vu de ces événements, on peut comprendre la situation difficile dans laquelle se retrouva Dame Hyegyōng. Après la mort de Sado, la cour se divisa au sujet de la légitimité de Chōngjo et Dame Hyegyōng, qui continua à s'occuper

de son fils, eut à naviguer entre ces clans rivaux. Lorsque Chōngjo monta sur le trône en 1776, sa vie ne s'améliora pas pour autant. Le jeune roi laissa condamner son grand oncle, Hong Inhan (1722 - 1776), jetant ainsi le discrédit sur la famille Hong. Les années passant, celle-ci retrouva une certaine sérénité mais, à la mort de Yōngjo, son fils Sunjo (r.1800 - 1834) n'avait que 11 ans. Une régence, confiée à la seconde femme de Yōngjo, la reine Chongsun (1745 - 1805), fut instituée. Or, celle-ci était l'ennemie jurée de la famille Hong qui dut attendre jusqu'en 1805, année où Sunjo régna seul, pour pouvoir enfin vivre en paix. Celui-ci fit preuve jusqu'à la fin de son règne d'attention pour sa grand-mère mais cette dernière n'avait plus que dix années à vivre.

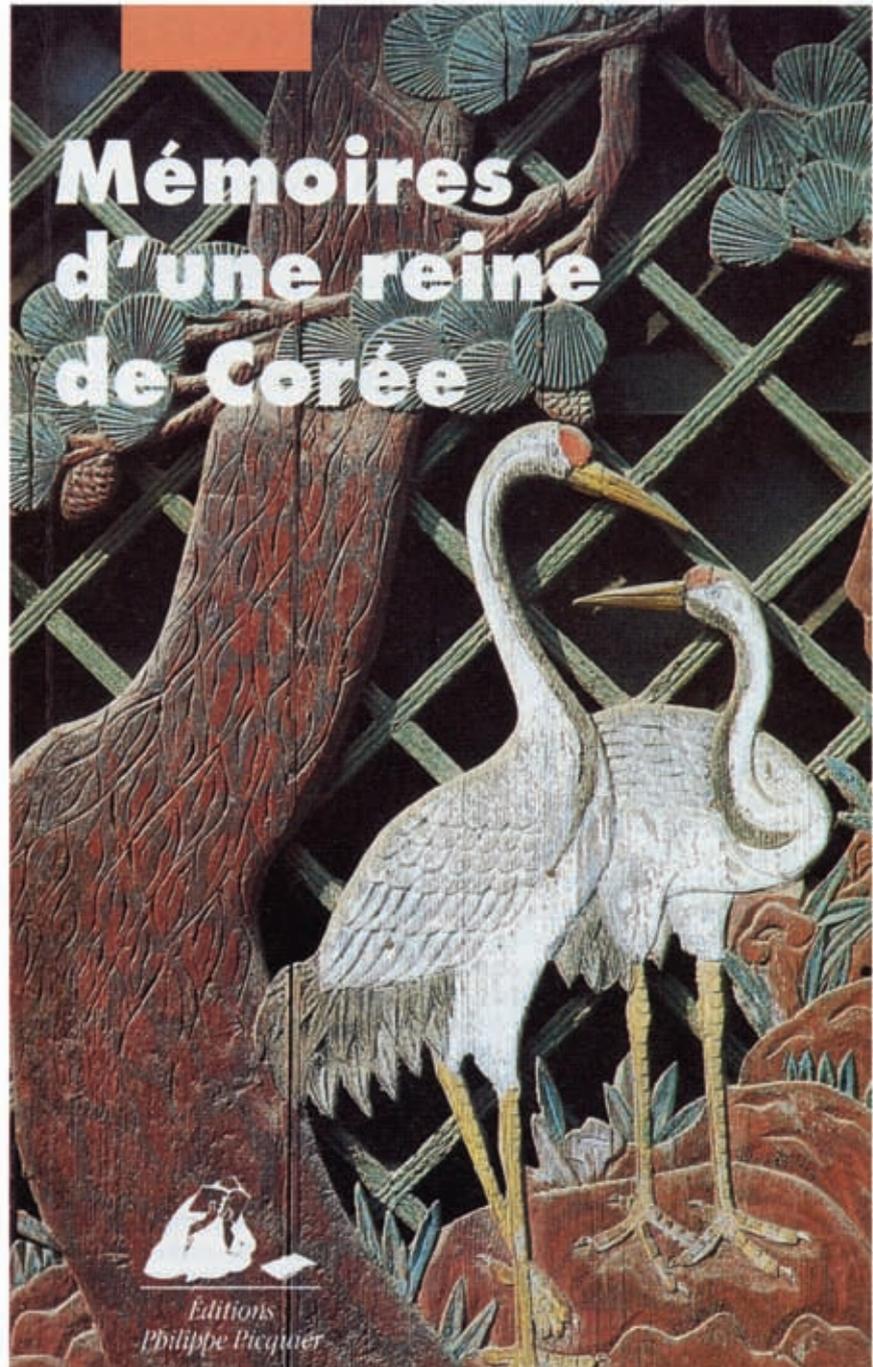
C'est en 1795, à l'âge de 60 ans, que Dame Hyegyōng écrivit son premier récit destiné à son neveu maternel pour l'éclairer sur la famille Hong, sur sa propre vie et le prévenir en quelque sorte des médisances qu'il pourrait entendre. Les trois autres récits, datés respectivement de 1801, 1802 et 1805, s'adressent au jeune roi Sunjo³. Même si le lecteur français ne dispose que de trois mémoires, compte tenu du texte original sur lequel s'est appuyée Madame Choe-Wall, il pourra apprécier ce livre fort estimé des Coréens pour son originalité, son aspect humain et sa valeur historique. L'originalité tient au fait qu'il s'agit d'un des rares textes écrits par une femme sous la dynastie des Yi (1392 - 1910). L'usage du *han'gul*, que dédaignaient les lettrés mais qui était employé par les femmes, permettait sans doute un style plus vif que le

chinois classique. On a donc un récit assez alerte et qui a une tonalité différente des biographies habituelles, souvent comparables à un long énoncé de faits. Ici, l'aspect humain est toujours présent et, que ce soit la description de son enfance et le passage difficile à la vie du palais ou la mésentente grandissante entre son mari et son beau-père, on relève la présence de détails qui laissent apparaître les sentiments de l'auteur même si la retenue nécessaire à l'étiquette ne permet pas d'en dire plus.

Enfin, ce livre est très intéressant pour les historiens. L'histoire officielle coréenne de cette époque est assez sèche : encore plus que pour les biographies, elle se résume en une suite de faits et elle ne laisse voir que l'aspect formel, officiel. Le récit de Dame Hyegyong, montre, lui, ce que pouvait être la vie du palais et les intrigues qui s'y nouaient, les répercussions qu'elles avaient sur la vie de la cour et du gouvernement. Il est ainsi intéressant de comparer les annales officielles qui rapportaient tout ce qui se passait officiellement et le tableau de l'auteur qui jette sur les événements un éclairage nouveau.

À la lecture du livre, on pourra penser que Dame Hyegyong fait la part belle à sa famille et excuse les accès de folie mais aussi de cruauté de son mari. Elle cherche également à se justifier, en particulier après la mort de son mari : en tant que femme elle aurait dû suivre celui-ci dans la mort, en tant qu'épouse elle se devait de vivre pour veiller, et accessoirement protéger, son fils. Peut-être avait-elle aussi dans l'idée qu'elle devait continuer à vivre, pour témoigner et éviter que la mort de son mari n'apparaisse comme une nécessité découlant de la raison d'Etat, pour que le silence que l'on avait voulu imposer sur les circonstances de la mort de Sado ne soit pas total, pour battre en brèche la version officielle, pour que Chôngjo puisse honorer la mémoire de son père, et enfin pour que Sunjo puisse avoir assez d'éléments pour se forger sa propre opinion.

Certains conclueront qu'elle ne réussit pas toujours dans sa plaidoirie, que ses explications ne sont pas suffisantes et qu'elle néglige des



Traduit de l'anglais par Claude Bouygues avec la participation de Christiane Tchang-Benoit. 192 pages, format 13 X 21 - Disponible en librairie . Prix : 110 F.

facteurs politiques qui d'ailleurs lui échappaient peut-être. Quoiqu'il en soit, il est difficile de rester insensible à la lecture de ce récit où l'on voit un père conduit à tuer son propre fils, tandis que la belle-fille se doit de continuer à vivre en bonne intelligence avec le meurtrier de son mari afin de protéger la vie de son enfant.

¹ Kegan Paul International Ltd. Londres, XIV + 127 pages.

² Cf. son introduction p. XIV

³ Sur ces différents mémoires et sur leur authenticité on consultera avec intérêt l'introduction que Kim-Haboush Jahyun présente avant sa traduction de ces mémoires (*The Memoirs of Lady Hyegyong - The Autobiographical Writings of a Crown Princess of Eighteenth Century Korea*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1996, XIII + 372 p.)

"A LA DÉCOUVERTE DES AUTEURS CORÉENS"

LE CHEVAL DE POSTE

PAR KIM DONG-NI

43

NOUVELLE INÉDITE TRADUITE DU CORÉEN PAR KO KWANG-DAN
ET JEAN-NOËL JUTTET



Avec la disparition de Kim Dong-Ni, il y a juste un an, la Corée perdait un de ses écrivains essentiels, un de ceux qui, en lui donnant une œuvre de première importance, ont façonné la littérature coréenne de ce siècle. Né en 1913 à Kyongju, ancienne capitale du royaume de Shilla, il s'est fait connaître, dans les circonstances difficiles de la colonisation, dès 1934. Après la Libération, il a pris parti contre les inclinations gauchistes auxquelles ont cédé beaucoup d'écrivains et intellectuels. Auteur prolifique de romans («La croix de Saphan», «Eulhwa, une chamane»), de nouvelles et d'essais, Kim Dong-Ni a puisé son inspiration dans les croyances populaires et les traditions locales. Animés de forces primitives qui échappent à leur conscience, ses personnages sont souvent conduits par un destin qui laisse peu de place à la liberté.

Le marché de Hwagae est au point de rencontre de trois rivières, bordées chacune d'une route. L'une vient de Kuryé, dans la province du Cholla, l'autre arrive par la vallée de Hwagae, dans la province du Kyongsang. En aval, elles forment ce fleuve qui s'appelle le Somjin et qui, reflétant dans ses eaux la silhouette des collines bleues et des arbres noirs, glisse en dessinant un large cercle, et continue vers le sud, traçant la frontière entre le Cholla et le Kyongsang.

Les trois chemins qui convergent ici, celui de Hadong, celui de Kuryé et celui qui va au monastère de Ssangkyé, amenaient bien du monde sur la place du marché de Hwagae. Même en dehors des jours de marché, il y avait beaucoup de gens qui passaient par là. De

toutes les routes qui allaient dans les monts Jiri, la plus pratiquée était celle qui passait par la place du marché, et qui, remontant la vallée de Hwagae, arrivait, environ six kilomètres plus loin, au rocher de Séiam et au monastère de Ssangkyé. Il y avait de multiples repères pour marquer les limites entre le Kyong-sang et le Cholla, mais celui que tout le monde connaissait, c'était la place du marché de Hwagae.

Les jours de marché, les paysans qui défrichaient les pentes du mont Jiri descendaient par la vallée de Hwagae et apportaient des codopsis, des campanules, des aralies. Par la route de Kuryé, venaient les merciers du Cholla avec fil, aiguilles, miroirs, ciseaux, ceintures, ficelles, pincés à épiler, poudre à farder. Et les pêcheurs

du Somjin arrivaient par la route de Hadong avec leurs cargaisons de varech, d'algues et autres plantes marines, et des merlans, ombrines et maquereaux séchés. Et toutes ces marchandises qui arrivaient faisaient de ce marché un endroit couru et animé. Mais la place du marché de Hwagae était aussi célèbre pour une autre raison.

Ce qui attirait ici comme un charme les habitants des villages alentour, même en dehors des jours de marché, c'était le makkolli¹, limpide et bien froid, et les tranches de poisson cru, d'une fraîcheur alléchante, qu'on leur servait dans les auberges le long de la rivière, à quelque distance de la place du marché.

¹ Alcool de riz (environ 5 degrés) dont la durée de conservation est courte.

Et puis, c'était aussi les chansons, drames et ballades qu'on y chantait, plaintes romantiques et émouvantes qui allaient mourant au vent entre les rameaux des saules pleureurs alignés devant les auberges. Et c'était enfin les saltimbanques, ces acteurs ambulants du Cholla qui avaient l'habitude de faire de leur dernière répétition une première représentation offerte aux gens de ce village écarté, avant de passer la frontière du Kyongsang où ils allaient ensuite se produire.

Parmi ces auberges, la plus connue était celle d'Okhwa. L'alcool qu'on y servait était bon, pas trop cher, et Okhwa, la patronne, était pleine de bienveillance. Elle avait perdu sa mère il y avait quelques temps, et elle vivait seule avec son fils unique. Attendant le retour d'un vague mari, elle s'était gagnée la sympathie et la reconnaissance des voyageurs. Ils s'arrêtaient volontiers à son auberge, surtout quand, au cours de leurs déplacements, ils avaient été contraints à des frais qu'ils n'avaient pas prévus et qu'ils étaient à court d'argent.

— Je vous réglerai plus tard, à mon retour du Kyongsang, avaient-ils l'habitude de dire.

C'était un soir d'été, au coucher du soleil. L'eau de la rivière caressait la pointe des rameaux des saules, et, dans la brise du soir, les poissons d'argent qui sautaient jetaient des étincelles dans l'ombre.

Un vieux marchand de tamis se présenta à l'auberge d'Okhwa. Il avait manifestement plus de soixante ans. Il portait à l'épaule des châssis de tamis et des grilles très fines. Il tenait sa canne dans une main, un éventail dans l'autre. Derrière lui se tenait une jeune fille, svelte, d'une quinzaine d'années, un petit baluchon sous le bras. Ils avaient l'air, tous deux, très fatigués.

— Vous êtes ensemble ? demanda Okhwa au vieil homme tout en regardant la jeune fille. D'un léger signe de tête,

le vieil homme fit comprendre que oui.

Après le dîner, il se mit à raconter son histoire. Il habitait jusque-là à Kuryé, mais il venait de se mettre en route pour le Kyongsang, dans l'espoir d'y trouver de quoi gagner sa vie. Originaire de Yosou, il avait d'abord essayé de faire sa vie à Mokpo, puis à Kunsan. Puis il s'était installé, encore jeune, à Kuryé, avec un ami. Plus tard, il était allé dans l'île de Jindo, y avait vécu presque dix-huit ans, et ses cheveux avaient commencé à blanchir. Ensuite, il était revenu à Kuryé pour quelques années... Okhwa lui demanda pourquoi il emmenait cette jeune fille avec lui. C'est qu'ils ne partaient pas de leur plein gré, répondit l'homme : ils n'avaient pas le choix, sinon, ils risquaient bien de crever de faim...

— Alors, elle, c'est votre fille ?

Okhwa lui avait posé la question en regardant les épaules rondes de la jeune fille. Elle était assise dans un coin, contre la cloison, dans la pénombre. De temps à autre, elle tournait son regard vers Okhwa. Dans ses yeux, il y avait une belle clarté.

Le vieil homme fit oui d'un signe de tête. Après tant d'années passées loin de chez lui, Kuryé, qu'il considérait comme sa ville, lui avait paru bien étrangère. Ils n'avaient pas trouvé, ni lui ni sa fille, le soutien et l'appui qu'ils cherchaient. Ils s'y étaient retrouvés vraiment seuls, et ils en avaient souffert.

— Lorsque j'étais jeune, je me suis pas mal amusé, j'aimais ça. J'ai même fait le saltimbanque avec des amis. Rien ne me retenait, je n'étais plus maître de ma vie... C'était au début de janvier, il y a exactement trente-six ans. J'avais vingt-quatre ans. J'avais passé toute la nuit ici à m'amuser sur cette place de marché.

Il promenait son regard dans les coins de la pièce, comme s'il y cherchait ses souvenirs.

— Oh ! tant d'années sont passées depuis ! s'étonna

Okhwa.

Le lendemain, il plut.

Songki, le fils d'Okhwa, ne venait vendre ses livres que les jours de marché. Il descendait du temple la veille. Il profitait de l'occasion pour faire des courses au village. Il y avait bien cinq ou six kilomètres du temple de Ssangkyé à la place du marché de Hwagae. C'était une longue marche, mais l'effort était récompensé par la beauté de la montagne, avec ses ruisseaux qui serpentaient, ses rochers en surplomb, ses gorges solitaires.

C'est d'abord contraint par sa grand-mère que Songki avait dû aller au temple, pour apprendre l'alphabet. Plus tard, des amis plus âgés, qui faisaient du temple leur lieu de rendez-vous, avaient pris l'habitude de l'emmenner avec eux. Mais ces derniers temps, tout le mettait de mauvaise humeur : le bruit du tambour, le son des claquettes de bois, même le tilleul et le gingko au feuillage clair. Il voulait s'en aller lui aussi, quitter cette montagne, aller voir ailleurs. Mais chaque fois qu'il parlait de partir, sa mère piquait une colère au point qu'elle avait les yeux qui lui sortaient de la tête.

— Tu vois bien que je n'ai pas d'homme à la maison, ni mari, ni parents ! Je n'ai que toi, rien que toi pour m'aider. Alors, si tu pars, comme tu n'arrêtes pas de dire jour et nuit, sur qui je vais pouvoir compter, hein ?

Il avait les oreilles rebattues des jérémiades de sa mère, qui l'exaspéraient. Les murmures de la grand-mère lui inspiraient d'autres sentiments, moins agressifs. Elle avait tout fait pour transformer le destin bohème de son petit-fils. Elle l'avait initié, dès ses dix ans, à la vie de bonze au temple. Mais elle avait quitté ce monde soudainement... Accordant, de son vivant, une confiance totale aux prophéties d'une voyante chinoise, elle avait été très dépitée d'apprendre que les étoiles réservaient à son petit-fils, qui n'avait alors que trois

ans, un destin de vagabond. Comme elle refusait de croire cette petite vieille de Hadong, elle était allée au temple de Ssangkyé consulter un moine dans l'espoir de le voir contredire la prophétie. Elle avait aussi consulté un vieux sage qui revenait juste d'une longue période de méditation passée dans les monts Jiri. Mais l'errance était toujours inscrite dans le destin de son petit-fils.

— Il n'y a rien à faire, il suivra le même destin que son père !

Elle mettait un peu de taquinerie dans ces mots quand elle les adressait à sa fille, mais pas le moindre soupçon de reproche. Pourtant Okhwa était blessée par ces paroles, et pour exprimer à sa mère la rancœur qu'elle ressentait, elle disait à son fils :

— Les enfants, ça ressemble aux parents. C'est tout de ma faute !

— Ma fille, ne sois pas trop méchante avec moi. Oui j'avais perdu la tête pour ce saltimbanque... Mais est-ce que je t'ai abandonnée pour le suivre ? Est-ce que je t'ai jamais poussée à essayer de le retrouver ?

Ni la grand-mère ni Okhwa, nées toutes deux dans cette auberge de la place du marché de Hwagae, n'avait plus de raisons que l'autre de se plaindre. La première avait conçu Okhwa, il y avait trente-six ans, après être tombée sous le charme d'un jeune baladin qui n'avait passé qu'une seule nuit ici, à s'amuser. Et la seconde avait donné naissance à Songki, fruit d'une liaison avec un moine vagabond qui était passé comme un nuage. Si Songki avait le goût de l'errance dans le sang, c'était parce que sa mère s'était unie à ce moine, et si sa mère s'était unie à ce moine, c'est parce que la grand-mère s'était éprise de l'acteur ambulancier. Et si Songki menait l'existence d'un cheval de poste en faisant la navette entre le temple et Hwagae, c'était la faute de la grand-mère qui avait tenté de contrecarrer le sort de son petit-fils en fai-

sant de lui un bonze. Et pour abonder dans le même sens, Okhwa avait fait de lui un marchand de livres. Songki, quant à lui, semblait pencher davantage du côté des livres d'histoires que des Ecritures bouddhiques. Comme il semblait préférer le commerce au temple, Okhwa lui avait permis d'ouvrir une boutique de livres à la condition qu'il ne les vende qu'au marché de Hwagae.

Quand Okhwa vit arriver Songki, elle se dressa en sursaut, puis s'assit sur ses talons :

— Tu arrives bien tard ! Il fait déjà chaud ! lui dit-elle en lui tendant une serviette et un éventail.

La jeune fille qu'il ne connaissait pas et qui semblait être en train de lire un conte à Okhwa, arrêta sa lecture, releva la tête et regarda Songki. Elle avait le visage allongé, et des yeux vifs comme des fleurs de printemps. Songki ressentit un serrement de cœur, et il tourna son regard vers les branches des saules qui se balançaient devant la maison. Dans ses yeux avait surgi une lumière ardente.

Peu après, la jeune fille se retira. Okhwa s'approcha de Songki, lui apportant son déjeuner.

— C'est la fille du marchand de tamis, dit-elle l'air tout heureux.

— Qu'est-ce que tu dis ? Un marchand de tamis ?

Devant son repas, Songki, au lieu de prendre sa cuillère, regardait sa mère.

— Il m'a dit qu'ils habitaient à Kuryé. Il a l'intention d'aller s'installer à Jinju, ou peut-être Hadong. Mais d'abord il est parti en remontant la vallée de Hwagae, hier soir, pour voir s'il peut faire quelques affaires. Elle, c'est sa fille, sa fille unique. Il m'a demandé de m'occuper d'elle, jusqu'à son retour. Ensuite, il l'emmènera avec lui quand il partira pour Hadong. J'ai accepté de m'occuper d'elle pendant son absence.

Okhwa ne quittait pas Song-

ki des yeux, on aurait dit qu'elle voulait pénétrer dans ses pensées.

— Dans la vallée de Hwagae, il restera combien de temps ?

— S'il fait de bonnes affaires, qu'il a dit, il poussera plus loin jusque dans les monts Jiri.

Après un silence, Okhwa reprit :

— Elle a quand même pas l'air d'être sa fille, hein ? Elle s'appelle Kyeyon.

Sans dire un mot, Songki se mit à manger. Mais il abandonna son déjeuner avant même d'en avoir pris la moitié.

Le lendemain, la fille du marchand vint à la boutique de livres, portant sur la tête le déjeuner de Songki. De l'auberge à la place du marché, il n'y avait que deux pas. Mais qu'on eût chargé de cette course une fille d'une autre famille, une fille qui avait l'air d'une demoiselle, cela l'embarassa : c'était le travail de la mère de Sangdol de lui apporter son repas ! La jeune fille, avec une parfaite tranquillité, posa poliment le bol de riz devant lui. Elle tourna son visage illuminé d'un sourire vers la boutique d'en face où l'on vendait des gâteaux de riz, et des friandises faites avec du riz et du melon.

Devant la joie qui rayonnait des beaux yeux de Kyeyon, Songki avait le cœur ravi. En détournant la tête, d'une voix qu'il fit un peu rude, il demanda :

— La mère de Sangdol, elle est allée où ?

— Il y a beaucoup de clients aujourd'hui. Ça fait beaucoup de travail. Alors votre mère m'a demandé de vous apporter ce bol de riz.

Kyeyon, qui n'avait jusque-là rien dit, avait répondu aussitôt à la question de Songki, avec l'accent bien marqué du Cholla, qui ne passe pas pour particulièrement élégant. Sa voix forte et assurée surprenait, tant les épaules et le cou étaient frêles. Mais cette bonne santé, on la retrouvait dans ses lèvres, petites mais charnues, dans ses

mains potelées, et dans ses jambes fermes et pleines qui contrastaient avec la sveltesse de sa taille et la finesse élancée de sa ligne.

Le lendemain matin, Okhwa garda la mère de Sangdol à la cuisine et demanda à Kyeyon de s'occuper de nouveau de Songki.

— Kyeyon, prépare l'eau pour la toilette de ton frère.

Préparer l'eau pour sa toilette, lui apporter son riz, apporter sa table, lui donner une serviette, voilà ce qu'Okhwa demandait à la jeune fille de faire pour son fils.

— Cette enfant est gaie, elle est sympathique et charmante, dit Okhwa. D'un air satisfait, elle ajouta :

— Son père, je ne sais pas trop pourquoi, m'a fait confiance. On aurait dit qu'il me confiait sa fille pour l'adopter...

Okhwa se tut et observa son fils. Puis, elle reprit, comme si elle recherchait son assentiment :

— Eh bien ! J'ai dit que je te demanderais ton avis... J'ai tout simplement écouté le vieux marchand... Un jour, tu devrais emmener cette jeune fille au temple des Sept Bouddhas.

Et puis, elle continua de parler, lui rapportant ce que lui avait dit Kyeyon, que sa maison de Kuryé était une maison isolée, au pied d'une colline, loin du village.

— Mais comment peut-on quitter sa maison et tout laisser derrière ?

— Oh, pour ça, y'a qu'à fermer la porte à clé. Mais partir sur la route, comme ça, avec un père qui vagabonde, ça c'est autre chose !

A entendre Okhwa, on aurait dit qu'elle avait bien l'intention de garder cette fille. Mais elle donnait aussi l'impression de craindre que son fils ne soit pas d'accord. Plusieurs fois déjà Okhwa lui avait suggéré de prendre femme. Il ne l'avait pas écoutée. Parmi les serveuses de l'auberge, il y en avait eu une qui lui tournait autour ; il l'avait ignorée. Si

bien qu'Okhwa, de peur d'es-suyer un refus et de susciter sa mauvaise humeur, décida de ne pas aborder le sujet de front : elle se contenta de lui parler des qualités de Kyeyon.

Plus tard, Songki revint avec une paire de sandales de paille qu'il avait achetée au magasin que tenait le voisin, plus bas. Okhwa, souriante, lui présenta un bol de makkolli :

— Il fait très chaud aujourd'hui, tu ne trouves pas ? dit-elle.

Elle avait plaisir à faire goûter son alcool chaque fois qu'elle venait d'en préparer. Kyeyon, elle, se changeait dans la pièce à côté. Okhwa cria à son adresse :

— Kyeyon, tu dois avoir soif ! Viens vite prendre un peu de makkolli avant de partir !

Elle apparut, vêtue d'une simple veste de coton léger et d'une jupe de chanvre. Elle était belle et fraîche comme une fleur. Okhwa reprit, tout en ajustant la tenue de la jeune fille :

— Ces vêtements, je les portais il y a juste vingt ans... J'ai ressorti la veste hier et je l'ai resserrée un petit peu. Voilà... Est-ce que ça va ? Tu es plus grande que tu n'as l'air ! Allez, bois vite ! C'est Songki qui te gêne ? Tu as peur des hommes ?

Kyeyon, avec un grand sourire, prit le bol de makkolli, et partit dans la pièce voisine. Elle en ressortit bientôt après avoir tout bu.

Songki alla mouiller ses nouvelles sandales de paille dans l'eau du ruisseau devant le saule pleureur. Kyeyon partit à sa suite. La veille, quand il avait dit à sa mère qu'il irait au temple des Sept Bouddhas pour se faire payer des livres qu'il avait vendus, Okhwa lui avait suggéré d'emmener Kyeyon avec lui : il y avait déjà plusieurs jours qu'elle parlait d'aller cueillir des herbes dans la montagne ; et de toute façon, il fallait bien qu'elle aille voir le temple.

Faisant sa mauvaise tête,

Songki avait d'abord protesté : il n'y connaissait rien, lui, aux herbes ! Mais sa mère avait insisté, disant que son travail à lui était de montrer le chemin, et que c'était à elle de cueillir les herbes. Il avait donc fini par céder.

Abandonnant la route, il décida de prendre par les bois où le sentier n'était pas toujours très visible, si bien que dans cette forêt du mont Jiri, qu'il avait pourtant parcourue dans tous les sens depuis son enfance, il perdit son chemin plus d'une fois.

Là-haut, les pics griffaient le ciel ; en-dessous, la forêt voilée de brume s'étalait comme une mer. Le soleil déversait une lumière blanche. Les baies sauvages étaient encore vertes, les clématites pas encore fleuries, mais les framboises étaient déjà rouges pour la saison et les mûres déjà presque noires.

Avec une branche d'aubépine qu'il avait nettoyée de ses rameaux et qu'il utilisait comme bâton, Songki se frayait un chemin parmi les marantes. Kyeyon s'attardait à cueillir, par-ci par-là, des aralies et des fraises.

Songki fit une pause, et, d'un ton de reproche, lui dit :

— Qu'est-ce que tu as à traîner comme ça ?

Kyeyon mit fin à sa cueillette et accourut. Elle tenait la bouche fermée, une bouche petite, mais aux lèvres bien pleines. Quelques instants plus tard, elle traînait de nouveau en arrière.

— Oh la la ! s'écria tout à coup Kyeyon. Elle était montée sur un chêne, et sa jupe s'était accrochée à une branche. Songki, s'approchant, comprit qu'elle avait voulu atteindre les rameaux d'un framboisier qui poussait sur la pente en contre-haut. En montant sur le chêne, elle avait pensé pouvoir cueillir les fruits du framboisier dont les branches venaient s'enchevêtrer dans celles de l'arbre. Pour essayer de détacher les pans de sa jupe, il lui fallait se pencher au risque de

lâcher la branche à laquelle elle s'agrippait. Du pied de l'arbre, Songki voyait sous la robe la culotte de lin qu'illuminait le soleil, et qui ne cachait que le haut des cuisses. Il essaya de décrocher la jupe avec son bâton, mais il était trop court : il ne parvenait qu'à effleurer les mollets, roses et frais.

— Je vais tomber ! cria Kyeyon.

Et pour comble de malheur, un écureuil était survenu. Arrivé par le framboisier, il donnait l'impression de vouloir sauter sur la branche même à laquelle Kyeyon se cramponnait.

— Mais je tombe ! Chasse-le avec ton bâton !

Le soleil avait beau éclairer ce qu'une jeune fille normalement dissimule avec pudeur, Kyeyon n'avait d'attention que pour l'écureuil qui, tout en grignotant, ne cessait de la regarder.

— Mais qu'est-ce qu'il est bête, cet écureuil !

Grimpant sur la pente, Songki parvint à décrocher la jupe. Puis il donna un coup sur la branche où s'était installé l'écureuil. Des ramiers s'envolèrent, faisant claquer leurs ailes ; ils allèrent se poser plus loin, en contrebas, sur une vigne sauvage.

— J'aimerais de l'eau, dit Kyeyon en s'essuyant le front avec les pans de sa jupe.

En avançant dans la montagne, on découvrait des cimes de plus en plus impressionnantes. La forêt, sombre et profonde, ménageait vers le haut de larges et claires ouvertures sur le ciel ; vers le bas, elle emplissait la vallée comme une mer. Elle regorgeait de raisins et de fruits sauvages, de fraises des bois, de marantes et de clématites. En s'enfonçant dans l'intimité de la montagne, on entendait, çà et là, l'appel des coucous. On surprenait des faisans qui volaient dans les creux et caquetaient discrètement. Et on avait l'étrange impression

qu'on était déjà en automne et qu'on entendait par la plaine le chant des insectes de l'arrière-saison.

Le soleil, presque au zénith, versait du feu sur les têtes. Dans les ombres, les noirs escargots, comme des mollusques au fond de la mer, s'étiraient sur la traînée blanche qu'ils vomissaient.

Le soleil se faisait plus ardent, la soif plus pressante, et la sueur ruisselait. Songki et la jeune fille s'enfonçaient, comme des animaux sauvages, dans les fourrés. Ils portaient à leur bouche des framboises, des grains de raisin, des mûres, tous les fruits sauvages qu'ils trouvaient en chemin. Ces fruits fondaient comme neige dans la bouche et ne laissaient derrière eux qu'un peu de salive sucrée. Quelque chose parfois résistait sous la dent, grains de raisin ou baies encore vertes. Malgré leur appétit, elles étaient avalées d'un trait, poussées par la salive mêlée au jus des fraises fondues. Les lèvres, d'abord, se teintèrent de noir, puis les joues, à leur tour, furent souillées. Kyeyon offrit à Songki les fruits sauvages, fraises et grains de raisin, qu'elle venait de cueillir et dont elle avait rempli une feuille de marante. Songki les reçut dans ses paumes ouvertes et y porta la bouche, se courbant comme pour boire de l'eau. Il jeta la feuille, puis il s'étendit, s'appuyant contre une touffe de marante aux rameaux densément emmêlés.

Kyeyon lui offrit une deuxième fois des fruits dans une feuille. Il en prit une bouchée et jeta le reste, puis se tourna sur le côté comme s'il était fâché. Bientôt, il dormait franchement. Kyeyon avait rempli une troisième feuille de fruits sauvages. Quand elle vit qu'il s'était endormi, elle les mangea elle-même, du même geste qu'elle avait vu faire à Songki un peu plus tôt.

— Comme il dort de bon cœur ! murmura-t-elle. A son

tour, elle s'allongea sur le côté. Bien vite, un éternuement la secoua. Elle avait très soif. Faim aussi. Le chant d'un coucou la fit sursauter.

— Il doit bien y avoir une source dans les parages ?

Elle se fraya un chemin dans le sous-bois et découvrit des plantes grimpantes chargées de baies, qui s'enchevêtraient autour d'une branche de cognassier.

— J'espère qu'ils sont mûrs ! se dit-elle en prenant les trois plus gros fruits. Leur peau était dure et granuleuse comme celle des concombres. Puis, comme elle l'avait fait pour les autres fruits, elle porta l'un d'eux à sa bouche, mordit, et grimaça aussitôt en sentant le goût âpre, désagréable comme celui de l'herbe.

— Bah ! c'est pas mûr !

Elle cracha, puis revint auprès de Songki. Le soleil avait déjà dépassé la verticale. Elle avait très faim et très soif.

— Réveillez-vous ! Allons chercher une source !

Elle secouait l'épaule de Songki. Il ouvrit les yeux. Elle se sentit embarrassée. Elle tenait sous son nez les deux fruits verts qu'elle avait cueillis. Songki se releva. Alors, il posa un baiser sur les épaules rondes et la nuque de Kyeyon. Et leurs lèvres se rencontrèrent. Les lèvres petites et charnues de Kyeyon avaient le goût des fraises, des mûres, des raisins sauvages, de tous les fruits qu'elle avait mangés, avec en plus une chaude saveur de chair, riche et odorante comme une terre fertile.

Un corbeau, en croassant, passa au-dessus d'eux.

— C'est encore loin, jusqu'aux Sept Bouddhas ?

Elle prit le panier du déjeuner, qu'elle avait suspendu à une branche, et se mit à manger.

Fin de la première partie

Chers amis lecteurs,

Cela fait maintenant plus de quinze ans que paraît notre revue Culture Coréenne. Dans cette publication - la seule qui soit à la fois en français, éditée à Paris, en couleur et largement illustrée -, nous nous efforçons constamment de vous faire mieux connaître ou découvrir l'histoire, la littérature, les arts, les traditions et coutumes de la Corée.

Pour ce faire, nous publions d'une part dans la revue des articles de fond qui sont en quelque sorte "intemporels" et traitent de grands thèmes incontournables tels, par exemple, les céladons de Koryo, les danses masquées, l'invention du Hanguk ou la musique traditionnelle coréenne. Ces sujets sont généralement abordés par des universitaires, coréanologues et autres spécialistes des domaines concernés. Ils ont, au fil du temps et des différents numéros, constitué un solide fonds d'informations pour tous ceux qui s'intéressent aujourd'hui à la culture et à la civilisation de la Corée.

Parallèlement, nous essayons aussi de mettre en lumière des aspects plus contemporains de la culture coréenne en faisant notamment paraître des articles davantage liés à l'actualité. Ainsi, nous annonçons et présentons régulièrement tous les grands événements culturels se déroulant en France - Festival du Cinéma Coréen au Centre Pompidou en 1994, Belles Étrangères 1995, FIAC 1996... - et évoquons aussi, sous forme de portraits, les artistes coréens qui ont, de par leur talent, conquis une notoriété internationale dans leurs disciplines respectives - Chung Myung-Whun, Kim En Joong, Sumi Jo etc... -

L'artisanat, les richesses naturelles, les fêtes populaires ne sont pas non plus oubliés dans notre revue, le but étant de vous donner, à vous lecteurs, le maximum d'informations sur la Corée d'hier et d'aujourd'hui, sur sa culture et ses personnalités les plus marquantes, et aussi, avouons-le, de vous faire aimer ce pays ô combien attachant.

Pour traiter des sujets que nous vous proposons, nous faisons généralement appel à des auteurs qui possèdent dans leur domaine une solide base de connaissances ; professeurs, chercheurs, critiques d'art, musicologues etc... Mais, nous nous sommes aperçus, au fil des années, qu'il y avait, parmi nos lecteurs, de nombreuses personnes qui se rendaient en Corée pour des raisons diverses et variées. Nous avons également pu constater, à l'occasion de contacts noués incidemment au Centre Culturel, que ces gens avaient souvent, sans être des spécialistes de la culture coréenne, des choses très intéressantes à dire sur l'expérience vécue dans le pays à l'occasion de leur voyage.

En effet, par-delà la diversité des motifs se trouvant à l'origine du déplacement - peintre invité pour une exposition, chef d'entreprise parti négocier un contrat, pianiste effectuant une tournée, économiste ou cardiologue participant à un congrès... -, ces visiteurs ont pour la plupart en commun d'avoir été impressionnés, étonnés ou intrigués par tel ou tel aspect de la Corée ou des Coréens rencontrés en la circonstance. Bref, qu'il s'agisse d'expériences positives ou négatives, rares sont ceux que la Corée a laissé indifférent et qui à leur retour n'ont rien à raconter. Au contraire, les anecdotes sont parfois savoureuses, les impressions

vivaces, et le regard porté sur le pays et les gens souvent pertinent.

Nous souhaiterions donc ouvrir plus largement nos colonnes à ces expériences vécues qui sont intéressantes, à plus d'un titre. Tout d'abord, il s'agit de vraies "tranches de vie" véhiculant ce parfum d'authenticité qui vient un peu contrebalancer la sécheresse de nos articles plus didactiques. Par ailleurs, ces témoignages qui émanent de personnes n'entretenant pas avec la Corée des relations suivies - donc plus neutres et moins tenues par les règles de la courtoisie - constituent un reflet précieux, qui ne peut que favoriser une meilleure connaissance et une meilleure compréhension mutuelle.

Aussi, chers amis lecteurs, si vous avez la plume alerte et la fibre journalistique, et si vous avez pour une raison ou une autre visité dernièrement la Corée, n'hésitez pas à nous soumettre vos contributions. Qu'il s'agisse d'impressions de voyage, d'un événement vous ayant particulièrement marqué ou tout simplement d'un billet d'humeur, nous sommes très intéressés par vos témoignages et publierons les "meilleurs papiers" dans les prochains numéros de notre revue.

Enfin, n'hésitez pas aussi à nous faire part de vos suggestions à propos des sujets que vous aimeriez voir abordés dans les prochains numéros de "Culture Coréenne" et, d'une façon plus générale, de toute idée susceptible de nous permettre d'améliorer notre publication.

Bien cordialement,

Georges Arsenijevic
Conseiller de la rédaction

LE CENTRE CULTUREL CORÉEN

Le Centre Culturel Coréen, service culturel de l'Ambassade de la République de Corée a été créé en 1980. Il est situé à deux pas de la place d'Iéna et du Musée National des Arts Asiatiques-Guimet, en face du Conseil Économique et Social et pas très loin de la Tour Eiffel.

Sa vocation est de mieux faire connaître la culture coréenne au public français et de promouvoir et développer les échanges artistiques entre la Corée et la France.

À travers ses activités multiformes, le Centre se propose d'être un lieu de rencontre et de découverte franco-coréen. Il est, aussi, une antenne d'information accueillant à la fois les visiteurs français qui s'intéressent à la Corée et à sa culture et les membres de la communauté coréenne vivant en France.

Toutes les activités organisées par le Centre dans le cadre de sa mission sont gratuites.

Le Centre Culturel Coréen

- Organise dans ses locaux des expositions, des conférences, des concerts et des projections de films coréens documentaires ou de fiction.
- Propose des cours de langue coréenne à tous ceux qui désirent s'y initier.
- Dispose d'une bibliothèque où l'on peut consulter ou emprunter des ouvrages concernant la Corée - près de 10 000 livres et publications disponibles, en coréen, anglais et français -.
- Tient à la disposition des organes de presse français de nombreuses photographies et diapositives sur la Corée d'hier et d'aujourd'hui : temples, palais, musiques, danses, constructions modernes, etc.
- Édite la revue «Culture Coréenne», dans laquelle sont régulièrement publiés des articles de fond, ou plus liés à l'actualité, abordant différents domaines culturels : littérature, arts, traditions, etc.
- Prête, aux établissements culturels français et aux particuliers, des films concernant la culture et la civilisation de la Corée, des disques, cassettes et diapositives.
- Contribue à l'organisation, en France, d'expositions et de diverses manifestations culturelles présentant des artistes coréens.
- Offre aux visiteurs de nombreux documents et brochures présentant la Corée et sa culture.

Centre Culturel Coréen

2, avenue d'Iéna

75116 PARIS

Métro Iéna

Ouvert du lundi au vendredi de 9h 30 à 18h

Tél. 01 47 20 84 15 - 01 47 20 83 86

Les manifestations culturelles coréennes de ces derniers mois



Photo de l'un des deux concerts présentés dans le cadre des "Espaces Contemporains" de Radio France. Ceux-ci ont mis à l'honneur les compositeurs coréens dont les œuvres furent jouées par toute une pléiade d'interprètes prestigieux (12 octobre 1996).



Vernissage au Centre Culturel Coréen de l'exposition PARK JI HOON - ROMAN KRZYSKO qui s'est déroulée du 26 septembre au 11 octobre 1996 -

Ambassade de Corée Centre Culturel Coréen

2, avenue d'Iéna - 75116 PARIS
Tél. 01 47 20 84 15 - 01 47 20 83 86